

# la somme et le reste

Études lefebvriennes - Réseau mondial

## HENRI LEFEBVRE, LE RETOUR ?

Ce début d'année 2011 est riche d'une actualité lefebvrienne. L'essentiel de ce numéro est consacré à rendre compte (très) partiellement de la thèse de Doctorat en philosophie de Sylvain Sangla. Thèse s'inspirant des travaux d'Henri Lefebvre, ce qui n'est pas si courant en France, soutenue le 10 décembre 2010 et intitulée « Politique et espace chez Henri Lefebvre ». Nous en publions ici l'introduction, le chapitre 6 consacré à la Production de l'espace, le chapitre 10 où il est question de l'actualité de la pensée de l'urbain d'Henri Lefebvre et les conclusions. Il faut espérer que de cette thèse sortira un ouvrage.

Autre actualité de ce début d'année la tenue le 17 février dernier à l'Université de Paris-Ouest-Nanterre d'un séminaire intitulé « La critique de la vie quotidienne ». Séminaire où les questionnements étaient : « Sociologues, urbanistes, historiens, philosophes, géographes, anthropologues... que trouvons-nous dans ce travail qui nourrit nos recherches ou influence nos analyses ? Quelle est l'actualité de l'œuvre d'Henri Lefebvre, quelles en sont les différentes interprétations ? » Séminaire en prélude à un colloque qui se tiendra du 28 au 30 septembre 2011.

Dernière actualité enfin, la sortie de deux livres ce mois-ci chez L'Harmattan. Ouvrages publiés grâce à la ténacité de Hugues Lethierry. Le premier est intitulé « Maintenant Henri Lefebvre, renaissance de la pensée critique », le second « Sauve qui peut la ville, études lefebvriennes ». On trouvera la liste des auteurs, des préfaciers, les sommaires et les bons de commande en fin de revue. Il va de soi que l'on peut également commander ces deux livres chez tout bon libraire.

Bonnes lectures donc.

Armand Ajzenberg

## Sommaire

### SYLVAIN SANGLA : POLITIQUE ET ESPACE CHEZ LEFEBVRE

- Introduction	1
- La production de l'espace	9
- Actualité de l'urbain chez Lefebvre	23
- Conclusion	27
- Actualités lefebvriennes	32

## la somme et le reste

Revue éditée avec le soutien d'Espaces Marx

Diffusée par courrier électronique

Tous les numéros sont consultables et téléchargeables sur :

<http://www.lasommeetlereste.com/>

E mail : Ajzenberg@aol.com

Animateur de la revue : Armand Ajzenberg

Rédacteurs(trices) – correspondants(antes) :

Ajzenberg Armand (F), Andrade Margarita Maria de (Brésil), Anselin Alain (Martinique), Beurain Nicole (F), Benyounes Bellagnesch (F), Bihr Alain (F), Carlos Ana Fani Alessandri (Brésil), Damiani Amélia Luisa (Brésil), Delory-Momberger Christine (F), Devisme Laurent (F), Gromark Sten (Suède), Guigou Jacques (F), Hess Rémi (F), Joly Robert (F), Kofman Éléonore (Royaume Uni), Labica Georges (F), Lantz Pierre (F), Lenaerts Johny (Belgique), Lethierry Hughes, Lufti Eulina Pacheco (Brésil), Magniadas Jean (F), Martins José de Souza (Brésil), Matamoros Fernando (Mex.), Montferran Jean-Paul (F), Müller-Schöll Ulrich (Allemagne), Nasser Ana Cristina (Brésil), Öhlund Jacques (Suède), Oseki J.H. (Brésil), Péaud Jean (F), Querrien Anne (F), Rafatdjou Makan (F), Sangla Sylvain (F), Seabra Odette Carvalho de Lima (Brésil), Spire Arnaud (F), Sposito Marilia Pontes (Brésil), Tosel André (F).

**Sylvain Sangla**  
Docteur en philosophie

**POLITIQUE ET ESPACE  
CHEZ HENRI LEFEBVRE**

Thèse de doctorat en philosophie soutenue le 20.12.2010

**INTRODUCTION**

*« Qui comprend les signes de son temps est un grand homme. »*

Mao Zedong

Henri Lefebvre (1901-1991) est paradoxalement un penseur à la fois connu et négligé. Connue, car ce philosophe, sociologue marxiste intervint durant sa longue carrière intellectuelle, entre 1924 et 1991, dans de nombreux débats. Sa carrière institutionnelle, bien que tardive (entrée au CNRS en 1948, à l'université en 1961, un âge où d'autres partent à la retraite, comme professeur de sociologie à Strasbourg puis à Nanterre, professeur invité par plusieurs universités états-uniennes dans les années 1970) lui permit d'accéder à une certaine notoriété, y compris médiatique (radio, télévision, etc.) entre la fin des années 1960 et celle des années 1970. Les controverses politiques et théoriques qui précédèrent et suivirent sa « suspension »-exclusion du PCF (auquel il avait adhéré dès 1928) en 1958 contribuèrent également à forger une réputation sulfureuse, à gauche comme à droite.

Mais ce sont peut être les « événements » de mai 1968, auxquels il prit une part importante, de façon directe (il était un des rares enseignants défendant les étudiants nanterrois mis en cause) et indirecte (son influence à travers ses cours et ses livres sur les étudiants de Nanterre en général et ceux du groupe du 22 mars en particulier, en fait un des inspirateurs du mouvement bien plus qu'un Marcuse ou un Mao) qui le nimbèrent subversivement politiquement.

Et pourtant, Lefebvre reste profondément inconnu ou en tout cas méconnu. Coincée entre les œuvres de Sartre et d'Althusser, son œuvre considérable (une soixantaine de livres et plusieurs centaines d'articles) n'a pas trouvé d'écho à sa mesure, tout du moins en France (car, comme nous le verrons, les cho-

ses sont différentes aux USA., au Brésil, en Allemagne, en Grande-Bretagne, au Japon, en Corée, en Italie ou en Grèce). Il nous faut nous arrêter sur cette paradoxale injustice (déjà étudiée par Labica et Makan Rafatdjou), car elle est symptomatique de la situation théorique française. Une de ses causes est due au fait que Lefebvre subisse le contrecoup de sa relative médiatisation des années 1970. D'autre part, son œuvre étant liée au marxisme, elle a suivi le repli de ce courant de pensée durant les « années d'hiver » de la décennie 1980. Trop marxiste pour les uns (surtout depuis la vague réactionnaire et anticomuniste des dits « nouveaux philosophes »), Lefebvre ne le fut pas assez pour d'autres. Mis à part une brève période de l'immédiat après-guerre (1945/48) il dut lutter contre l'orthodoxie dogmatique marxiste (Politzer avant-guerre, Kanapa, Guy Besse, Lucien Sève, puis toute l'école althusserienne après-guerre).

Ce décalage tient au fait que Lefebvre, sans jamais renier le marxisme, refusa toujours « la bêtise au front de bœuf » de tout dogmatisme. Le marxisme de Lefebvre est un marxisme « chaud », « dionysiaque » pour reprendre les expressions de Labica. Cela veut dire que, d'une part, il n'hésite pas à critiquer certains points de la théorie marxiste quand les développements du monde moderne rendent nécessaire une actualisation des idées ou des méthodes ou quand l'inachèvement des travaux de Marx oblige à inventer du nouveau à partir des principes marxistes (ce qui sera le cas en ce qui concerne la vie quotidienne et l'urbain); d'autre part, cela signifie que Lefebvre associe toujours révolution et subversion, n'hésitant pas à reprendre certains éléments nietzschéens, ce qui le conduisit à faire une critique radicale de la version économiste, étatique et autoritaire du marxisme. Théoriquement et pratiquement, il ne fut jamais un homme de parti c'est-à-dire quelqu'un capable d'en rabattre sur la théorie au nom d'impératifs politiques, s'identifiant totalement à une institution, à son ordre et sa hiérarchie. Mais il n'a cependant jamais renoncé à lier la recherche théorique et l'analyse critique de la société, dégageant les obstacles et les possibles qui y cohabitent. Cette position lui valut d'être rejeté à la fois par les tenants



d'un savoir universitaire neutre, « scientifique » et apolitique et par les défenseurs de la raison pure militante.

Plus profondément encore, l'occultation/rejet des écrits lefebvriens provient de la méthode créée par cet auteur. Sa métaphilosophie (voir à ce propos l'ouvrage du même titre écrit en 1965) tente d'utiliser les concepts hérités de la philosophie (être, devenir, totalité, etc.) tout en refusant la métaphysique, la volonté de créer un système, ce qui implique de dialectiser ces concepts afin qu'ils puissent servir à analyser le monde et la vie humaine. Lefebvre est en cela fidèle à Marx, mettant comme ce dernier la praxis humaine au cœur de ses réflexions (voir notre *Matérialisme et dialectique chez Henri Lefebvre*, pour une analyse du traitement lefebvrien de la méthode marxiste). Ce refus du système conduit le métaphilosophie à se méfier du culte de l'analyse de détail et de l'esprit de sérieux. Auteur d'un *Diderot* (1949) et d'un *Rabelais* (1955), Lefebvre admire non seulement leurs styles mais aussi leurs manières de refuser toute sacralisation, y compris celle du savoir. Le savoir véritable est un gai savoir, se mouvant dans l'immanence du monde ouvert sur de multiples possibles.

On comprend dès lors que les difficultés à accepter le style « oral » ou « baroque » de Lefebvre (catégories lâches désignant tout ce qui sort du classicisme), vont souvent de pair avec une défense du fond positiviste qui marque la pensée française en général et la philosophie française en particulier. Il n'est pas surprenant que la postérité d'un Althusser dépasse en France celle de Lefebvre, l'un disposant de l'onction académique (grandes écoles, concours), défendant son pré carré au sein de la philosophie traditionnelle, se mettant au service de politiciens, tandis que l'autre fait figure de franc-tireur, refuse les hyper spécialisations faisant perdre le sens de la totalité, s'appuie sur l'interdisciplinarité en homme des crêtes (pyrénéennes) qu'il est. Il faut d'ailleurs remarquer que, bien avant Althusser, et le structuralisme, la pensée marxiste est dès ses origines travaillée par des tentations positivistes et scientistes (voir certains textes d'Engels et de Lénine, et le culte de l'ingénieur et du politicien-philosophe dans le stalinisme).

Un des éléments méthodologiques de la métaphilosophie est la transduction. Elle

consiste à partir, en s'appuyant sur la déduction et l'induction, de l'analyse du présent et de ses contradictions afin d'en étudier les différentes évolutions possibles. Ni futurologie ni utopisme, elle cherche au contraire à établir des va-et-vient entre le présent, l'actuel et le possible, le virtuel. Cette tentative d'exploration di « possible/impossible » va à l'encontre du savoir purement positif, enferré dans l'analyse et le constat, la rigueur épistémologique et le rêve de fermeture, de clôture du discours.

Lefebvre remarque que la recherche de scientificité, de pureté objective du positivisme n'empêche pas le délire mystique et religieux, qu'il n'en est qu'une transposition aux sciences (ce qui est particulièrement clair chez Comte et chez Althusser): « Or la tendance positiviste n'a jamais interdit le saut de l'empirisme à la mysticité et du langage précis au jargon (plus ou moins ésotérique)<sup>1</sup>. »

Paradoxalement, la métaphilosophie lefebvrienne qui refuse toute sacralisation des sciences, de la philosophie et même de la raison, résiste bien mieux que le scientisme et le positivisme à la tentation mystique et métaphysique. Si elle reprend le concept de totalité à la philosophie classique (« La philosophie a toujours visé le total.<sup>2</sup>»), c'est pour comprendre le monde, l'homme et les sociétés dans leurs mouvements d'ensemble sans s'enfermer dans les analyses partielles, de détail. Ce concept de totalité sera d'ailleurs essentiel pour saisir l'urbain, fondement de la mondialisation. Héritière de la philosophie, la métaphilosophie (comme l'indique le préfixe grec « méta ») essaye de la dépasser, d'aller « au-delà » de sa volonté de systématisation, de totalisation du savoir et par le savoir. « La philosophie, nécessaire, ne suffit pas et ne se suffit pas.<sup>3</sup> » pour Lefebvre, ce qui veut dire qu'il faut être capable de relier les théories et concepts philosophiques avec les problèmes concrets. La sociologie apparaît alors comme une médiation possible entre la théorie (le logos) et la pratique (la praxis).

<sup>1</sup> H. LEFEBVRE, *Du rural à l'urbain*, Paris, Anthropos, 1970, p.253, dorénavant : DRU.

<sup>2</sup> DRU, p.254.

<sup>3</sup> DRU, p.8.



En cela aussi Lefebvre se veut héritier de Marx qui, comme lui, refusait l'enfermement disciplinaire et la systématisation philosophique. Il le dit clairement dans la dense introduction (véritable discours de la méthode) au recueil d'articles *DRU*, qui dresse un bilan des recherches de leur auteur en 1970 (il faut noter comment régulièrement Lefebvre, notamment dans *La somme et le reste*, *Le temps des méprises*, le tome trois de la *Critique de la vie quotidienne*, *Conversation avec Henri Lefebvre*, effectuera ce genre de bilan/somme, destiné non pas à figer le passé mais bien plutôt à voir les différents chemins qui s'ouvrent à la recherche) : « Cette suite d'articles fera-t-elle admettre au lecteur éventuel que l'auteur (ego) ne peut se classer ni comme philosophe, ni comme spécialiste de telle ou telle « discipline » (sociologie, histoire, etc.) ? Ce qui le rend proprement inclassable. De la philosophie, il pense retenir le questionnement et la critique radicale, sans conserver la visée systématique et la tendance abstraite; [...] Quant aux sciences parcellaires, y compris la sociologie, elles ne tendent que trop à se changer en idéologie et même à devenir idéologie « scientifique »<sup>4</sup> ».

Hériter de Marx ne veut pas dire pour Lefebvre oublier son esprit critique car : « la marxologie, à notre avis, n'a pas grand intérêt. En son nom, on embaume, on empaille des « penseurs » et une pensée qui restent actuels, en ce sens que l'on ne peut comprendre l'actuel sans eux, et même qu'il faut encore partir d'eux pour comprendre ce qui s'est passé en un siècle. L'érudition, la chute dans « l'historique » ne nous concernent pas. Nous interrogeons les textes au nom du présent et du possible; c'est très exactement la méthode de Marx, ce qu'il prescrit pour que le passé (événements et documents) revive et serve le futur.<sup>5</sup> »

Essayer de créer une nouvelle méthode de pensée, reprendre des concepts philosophiques en critiquant radicalement la philosophie, utiliser différentes disciplines en refusant les spécialisations, lutter pour un marxisme non stalinien, critique et vivant, voilà de quoi marginaliser un penseur en

France, tant cela va à l'encontre de toute la tradition universitaire et du fonctionnement du monde intellectuel. On pourrait ajouter à cette liste le manque de volonté de Lefebvre d'établir un plan de carrière, un mandarinate ou une école de disciples.

Ces analyses de quelques causes de l'ostracisme subi par Lefebvre et son œuvre faites, une question se pose : pourquoi étudier tout ou partie de son œuvre aujourd'hui ? Cette question se pose d'autant plus que Lefebvre lui-même refusait les spécialisations (il se plaisait à répondre à ceux qui le questionnaient lors de colloques sur sa spécialité : « Je ne suis spécialiste de rien. ») et se méfiait des hagiographies ou des historiographies portant sur sa vie ou son œuvre. Ce dernier point peut sembler en contradiction avec le fait, déjà évoqué, qu'il éprouve le besoin, vital et intellectuel, d'établir un bilan régulier des ses acquis (« la somme »). Mais il n'y a pas contradiction, car cette somme vise plus le futur (« le reste »), les nouveaux efforts à fournir, que le passé et sa commémoration. Ceci est très net dans l'entretien qu'il eut avec Bernard-Henri Lévy la dernière année de sa vie, dans lequel le vieux penseur renâcle à évoquer son passé et exprime plutôt son désir de parler du présent et de son analyse.

L'œuvre de Lefebvre n'est pas seulement intéressante au titre de moment de l'histoire des idées, mais aussi et surtout comme outil d'analyse et de compréhension de notre présent. Nous le vérifierons à propos de l'urbain. Notre but ne sera pas uniquement celui de dresser l'état des lieux de la pensée lefebvrienne de la ville, de l'espace et de l'urbain, mais également de voir la validité et l'intérêt de ses écrits par rapport à la situation actuelle. Ce sera un but théorique, la biographie de Lefebvre n'étant qu'un adjuvant de son œuvre. Il faut d'ailleurs remarquer que nombre de commentateurs peinent à trouver un équilibre entre l'apport théorique et les références biographiques, la richesse et la complexité des deux amenant parfois à idéaliser sa vie, ses idées semblant provenir directement d'un vécu mystérieux<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> *DRU*, p.18.

<sup>5</sup> H. LEFEBVRE, *La pensée marxiste et la ville*, Paris, Casterman, 1972 p. 164, dorénavant : *PMV*.

<sup>6</sup> Voir Remi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, Paris, Métailié, 1988; Andy Merrifield, *Henri Lefebvre a critical introduction*, New York, Routledge,



Si Lefebvre a toujours insisté sur l'interaction du vécu et du conçu, ce n'est pas pour les confondre en une manière de bouilli existentielle mais pour éviter toute histoire idéaliste des idées.

Une deuxième question se pose ensuite : pourquoi étudier particulièrement les écrits sur la ville et l'urbain ? En effet, les sujets d'étude sont multiples dans l'œuvre lefebvrienne : histoire de la philosophie (livres sur Descartes, Pascal, Diderot, Hegel, Nietzsche), marxisme (entre autres : *Le matérialisme dialectique* en 1939, *Marx et la liberté* en 1947, *Le marxisme* et *Pour connaître la pensée de Marx* en 1948, *Pour connaître la pensée de Lénine* en 1957, *Problèmes actuels du marxisme* en 1958, *Marx* en 1964, *Sociologie de Marx* en 1966, *Une pensée devenue monde* en 1980, *Le retour de la dialectique* en 1986), esthétique (*Contribution à l'esthétique, Rabelais, Musset*), méthodologie dialectique (les deux tomes du traité du matérialisme), sociologie rurale (sa thèse principale non publiée sur *Les communautés paysannes pyrénéennes* et sa thèse complémentaire *La vallée de Campan*, en 1954), vie quotidienne, ville et urbain.

Il n'y a pas simple contiguïté d'un thème à l'autre mais entrelacement, les progrès dans un domaine permettant ceux d'un autre. Il y a aussi hiérarchie, l'analyse critique de la vie quotidienne (qui comprend six ouvrages : *La conscience mystifiée* coécrite avec Norbert Guterman en 1936, le tome un de la *Critique de la vie quotidienne* en 1947, le tome deux *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté* en 1962, le tome trois *Pour une métaphilosophie du quotidien* en 1981, ses cours sur *La vie quotidienne dans le monde moderne* en 1968, et pour finir *Eléments de rythmanalyse* en 1991) est la véritable colonne vertébrale de l'œuvre, avec le marxisme qui en est indissociable.

Si toute tentative de périodisation de l'œuvre lefebvrienne a ses limites, il est possible d'établir quelques repères. La périodisation proposée par Hugues Lethierry (distinguant quatre moments : 1/ celui de la jeunesse, du groupe Philosophies, du marxisme critique entre 1924 et 1948; 2/ celui de la rupture d'avec le PCF, de la critique de

la vie quotidienne, de *La somme et le reste* et de la carrière universitaire entre 1949 et 1968; 3/ celui de l'analyse de l'urbain, de la critique du structuralisme et des travaux sur l'Etat entre 1969 et 1978; 4/ celui, enfin, d'un rapprochement d'avec le PCF, de la revue *M*, des travaux sur le nouveau contrat de citoyenneté et la rythmanalyse entre 1979 et 1991) nous semble partielle. Il nous paraît plutôt que l'on peut distinguer cinq moments dans cette œuvre. Entre 1924 et 1936, le premier moment (étudié par l'historien Michel Trebitsch) de la formation, d'un certain mysticisme, des études sur la philosophie allemande (notamment Schelling et Hegel). Celui d'une première maturité avec les débuts de la critique de la vie quotidienne, la découverte du marxisme, les monographies d'histoire de la philosophie et de littérature, entre 1937 et 1956. Le troisième moment, celui de la pleine maturité, avec la rupture d'avec le dogmatisme marxiste (illustrée par *La somme et le reste*), la trilogie philosophique (*Introduction à la modernité, Métaphilosophie, La fin de l'histoire*), les travaux de sociologie rurale, de 1957 à 1965. Puis un quatrième moment entre 1966 et 1979, avec les études sur l'urbain, la ville et l'espace (aboutissant à la somme sur *La production de l'espace*), la lutte contre le structuralisme, l'analyse de mai 68 (*L'irruption de Nanterre au sommet*, et également *Le manifeste différentialiste*) et celle de l'Etat menant au monumental *De l'Etat* en quatre volumes (1976 à 1978). Ce livre est la charnière qui ouvre sur la cinquième période, celle du dernier Lefebvre, de 1980 à sa mort en 1991, caractérisée par un retour à la philosophie (voir *Qu'est-ce que penser ?*) et à la réflexion sur l'art et la poésie, par l'analyse de la question du temps et de la rythmanalyse, par le projet de nouvelle citoyenneté (avec les fondations de la revue *M* et du Groupe de Navarrenx<sup>7</sup>). Ce dernier Lefebvre se caractérise par un style épuré, une pensée condensée retrouvant la pratique poétique

<sup>7</sup> Constitué avec : Armand Ajzenberg, Lucien Bonnafé, Katherine Coit, Yann Couvidat, Lucien Espagno, Alain Guillerm, Fernando Iannetti, Guy Lacroix, Lucia Martin-Scalzone, Catherine Régulier, Serge Renaudie et Oreste Scalzone. Voir H. LEFEBVRE (sous la direction de), *Du contrat de citoyenneté*, Paris, Syllepse et Périscope, 1990.

2006; Hugues Lethierry, *Penser avec Henri Lefebvre*, Lyon, Chronique sociale, 2009.



des années 1950, un Lefebvre « zen » en quelque sorte.

Du début à la fin s'instaure un mouvement dialectique fait de continuités et de reprises, d'évolutions et de nouveautés. L'entrelacement des thèmes rend aussi difficile la stricte délimitation des étapes lefebvriennes que celle des périodes de Picasso (auquel on peut comparer Lefebvre tant au niveau de la productivité créative qu'à celui de la méthode liant continu et discontinu). Cette complexité quantitative et qualitative est l'écueil sur lequel bien des analyses viennent se briser, tronquant le mouvement d'ensemble par des analyses de détails ou survolant l'œuvre qui en perd force et précision.

Alors pourquoi l'urbain parmi toutes les thématiques ? Tout d'abord, parce qu'il s'agit peut-être du domaine dans lequel l'héritage lefebvien a eu le plus d'influence et dans lequel il a le plus échappé à l'oubli. Au-delà du cas français (où de référence incontournable dans les années 1970 pour les architectes et les urbanistes, l'œuvre de Lefebvre est tombée dans un purgatoire à partir des années 1980, en même temps que le marxisme et que le traitement politique des questions urbaines), il n'est qu'à regarder les programmes et les bibliographies des départements d'urbanisme et de géographies des grandes universités états-uniennes pour se rendre compte de l'importance de cette présence. Le relatif regain actuel des études lefebvriennes (colloques, numéros de revues, rééditions, travaux universitaires) passe en grande partie par cette thématique urbaine. Ce succès pose paradoxalement un problème, celui de la perte de cohérence par rapport à l'ensemble de l'œuvre, comme le notait déjà en 1996 l'architecte urbaniste Makan Rafatdjou : « L'ignorance, sinon de l'ensemble de ses travaux, du moins de ses écrits les plus significatifs, par ceux qui ne s'intéressent qu'à un aspect thématique particulier de son travail, est déjà un fait patent pour certaines lectures françaises, en particulier en ce qui concerne ses écrits sur la ville et l'espace.<sup>8</sup> »

<sup>8</sup> Makan Rafatdjou sur *Writings on cities*, textes choisis d'Henri Lefebvre par E.Kofman et E.Lebas, Société française n°6/56, 1996.

Il serait dommageable de réduire Lefebvre à ses écrits sur l'urbain. Un autre problème paradoxal, lié au succès de la pensée lefebvrienne, se pose car ce succès a lieu à l'étranger (notamment au Brésil et dans le monde anglo-saxon), c'est-à-dire dans des contextes théoriques différents de celui dans lequel se forma la pensée de Lefebvre. Par exemple, un des aspects des lectures anglo-saxonnes consiste en un débat pour savoir si Lefebvre est ou non un penseur postmoderne. Or, d'une part, cela n'a jamais été une préoccupation de Lefebvre (qui se méfiait même du mot) et, d'autre part, les variations de sens de l'appellation « postmoderne » sont très importantes, d'une disciplines à l'autre, d'un pays à l'autre et parfois d'un auteur à l'autre. D'une manière plus générale, comme l'indique Bernard Jouve dans son entretien à la revue *Rue Descartes*<sup>9</sup>, le culturalisme régnant dans la pensée états-unienne a tendance à émousser la sociologie critique lefebvrienne, à dépolitiser ses théories urbaines, à sous-estimer son marxisme.

Ce n'est pas seulement le regain d'intérêt pour la pensée de Lefebvre qui nous a motivé à entreprendre cette étude. C'est aussi par intérêt pour les questions spatiales, négligées le plus souvent par une philosophie obnubilée par le temps et sa problématique. Or, celui qui s'intéresse à l'espace, à la ville et à l'urbain se retrouve face à une montagne d'écrits, que l'on peut tenter de classer en plusieurs catégories : des écrits techniques d'architecture ou d'urbanisme; des écrits traitant de l'esthétique architecturale et de son histoire; des écrits anthropologiques sur l'espace, au niveau individuel ou au niveau des sociétés et des cultures; des écrits phénoménologiques sur les différentes perceptions de l'espace; enfin, des écrits de type géographique, économique, sociologique, s'occupant de la dimension sociale et politique de l'espace. Tous les panachages étant d'ailleurs possibles.

Ce qui frappe donc, c'est l'éclatement des démarches et des méthodes, alors que tout l'intérêt des écrits lefebviens est qu'ils arrivent à lier ces différentes dimensions de l'espace, à trouver un équilibre. Lefebvre

<sup>9</sup> *Droit de cité*, Rue Descartes n°63, 2009.



insiste régulièrement sur l'importance qu'il y a à articuler les différents niveaux et échelles, à penser l'espace dans sa mondialité. Il arrive également à lier le constat et l'analyse de l'existant à un travail sur les possibles en mouvement au sein du réel, trouvant une voie de passage entre la description déprimante du réel (à la Mike Davis) et un utopisme impuissant et vain. Il ne s'agit pas pour lui d'ajouter artificiellement du « positif » et du « négatif », tout aussi arbitraire l'un que l'autre, mais de voir comment la réflexion sur le possible, la critique du réel, l'analyse de ses contradictions permet de le modifier positivement, la méthode transductive essayant de déterminer les différents futurs possibles par rapport à une situation donnée, servant ainsi de base à l'action transformatrice progressiste.

Pour étudier les théories lefebvriennes de l'urbain et de l'espace, deux méthodes étaient possibles : une méthode chronologique, suivant les différents ouvrages selon l'ordre de leur parution, et une méthode thématique, synthétisant les différents thèmes de façon transversale. Nous avons adopté la première méthode (malgré le risque de répétition) car elle permet de mieux saisir les évolutions, les corrections, les développements apportés par Lefebvre, ce qui ne nous empêchera pas de tenter quelques synthèses thématiques une fois le parcours théorique de Lefebvre maîtrisé.

Pourquoi, dans notre titre, parler d'espace et de *politique* ? On pourrait croire, dans un premier temps, que les deux domaines étant distincts, voire distants, il était possible de faire une monographie centrée uniquement sur l'espace, la ville et l'urbain. Or, d'une part, Lefebvre ne dissocie jamais les deux éléments, comme l'indique le titre du second tome du *Droit à la ville : Espace et politique* et, d'autre part, il réinvestit les acquis de ses travaux sur l'urbain dans ceux sur l'Etat, la politique, la vie quotidienne, le temps. Donc, paradoxalement, pour bien comprendre ses théories sur l'espace, il ne faut pas se limiter à leur compréhension interne mais voir aussi en quoi et comment elles s'articulent à la critique de l'Etat et de la politique. Ces travaux ne s'arrêtent donc pas à *La production de l'espace* mais débouchent sur une autre

somme *De l'Etat*. Sans oublier les articles et communications sur l'urbain que Lefebvre écrira parallèlement à ses livres et ce jusqu'à la veille de sa mort. *De l'Etat* synthétise une grande partie des livres et des concepts lefebvriens ainsi, outre la reprise des écrits sur l'espace et l'urbain, on note celle des travaux : sur le marxisme (surtout dans le deuxième tome *Théorie marxiste de l'Etat de Hegel à Mao en passant par Staline*), sur le langage (sujet de son *Le langage et la société* de 1966), sur la métaphilosophie, sur les différences, sur la méthode dialectique (continuation de son *Logique formelle, logique dialectique* de 1947), sur la nation et le nationalisme (sujet de son premier livre en 1937 *Le nationalisme contre les nations*), et, bien sûr, sur la vie quotidienne. Les études de l'urbain ne seront donc pas dissociables de celles de l'Etat.

Si *De l'Etat* est l'un des aboutissements, peut être le plus méconnu, de l'œuvre de Lefebvre, un de ses points de départ est l'analyse de la vie quotidienne. Voulant comprendre le monde moderne, il part de ce qui semble être en son cœur : la quotidienneté en prise avec les puissances du marché capitaliste et de l'Etat. Pour effectuer cette analyse de la modernité, politique de part en part, il développera une constellation de concepts : aliénation, mystification, différence, urbain, centralité, mondial, rythmes, nouvelle citoyenneté, utopie, autogestion. Ces concepts rentrent dans des rapports déterminés, dont l'une des clés d'articulation est l'autogestion. En effet, Lefebvre prenant très tôt conscience de l'aliénation multiforme de l'homme (héritage, entre autres, de la pensée hégélienne, du marxisme et du Surréalisme), il n'aura de cesse que de chercher des moyens de libérer l'humanité de cette aliénation fondamentale. La révolution de la quotidienneté, qui est le critère même de toute révolution, sera le but à atteindre grâce à l'autogestion généralisée, étendue à tous les aspects de la vie quotidienne.

Michel Trebitsch se trompe quand il affirme en incipit de sa communication sur Henri Lefebvre et l'autogestion : « Il ne faut pas exagérer l'importance de la notion d'autogestion pour Henri Lefebvre ni celle d'Henri Lefebvre pour l'idée



d'autogestion.<sup>10</sup> » Il a davantage raison lorsqu'il dit que « l'autogestion est une notion consubstantielle à la pensée de Lefebvre » et lorsqu'il voit dans les analyses sur la révolution urbaine « l'autogestion en filigrane ». Effectivement, si les écrits de Lefebvre portant directement et uniquement sur l'autogestion sont plutôt rares (trois articles, deux dans la revue *Autogestion* et un dans *M*, quelques pages de son livre sur la Commune de Paris, et un chapitre de *L'irruption de Nanterre au sommet*), le projet autogestionnaire est présent très tôt, sous un autre vocabulaire, et ce depuis au moins *Le matérialisme dialectique* de 1939, et il sera poursuivi jusqu'à la fin à travers le projet de nouvelle citoyenneté.

Ce projet autogestionnaire est tout d'abord présent en creux, par la négative, puisqu'il s'agit de mettre fin à l'aliénation en tant que perte du sens et de la pratique de la communauté, que dissociation des activités humaines devenant des abstractions (« la politique », « la culture », « l'économie », etc.). Cette aliénation produit une atomisation de la société en individus isolés, véritable individualisme de pauvres individualités. Lefebvre retrouve le projet communiste de Babeuf, Saint-Simon et Fourier, ce qui fait dire à Trebitsch qu'il fait « une lecture anarchisante de Marx ». Ce jugement nous semble vrai (nous le confirmerons à propos des théories de l'Etat), Lefebvre ajoutant qu'il s'agit de positions que l'on trouve chez Marx (notamment dans la *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*) et chez Lénine (notamment dans *L'Etat et la révolution*). Penser le marxisme et l'anarchisme comme antithétiques ou, au contraire, comme des variations au sein de la pensée communiste, sera une alternative à examiner, par rapport à la pensée lefebvrerie et par rapport à la situation actuelle.

L'analyse de la définition lefebvrerie de l'autogestion et du rôle qu'elle tient dans sa pensée sera un fil conducteur de notre étude, inséparable, comme nous commençons à le voir, de ses analyses de l'urbain et de l'Etat,

sans oublier l'arrière-fond de la vie quotidienne. C'est peut être ce couple vie quotidienne / autogestion qui structure toutes les analyses de l'urbain et de l'Etat, comme nous essaierons de le montrer dans notre chapitre sur *De l'Etat*, en revenant brièvement sur les heurs et les malheurs de l'autogestion en France.

Mais la thématique de l'autogestion territoriale, qui fera partie du droit à la ville, débordera largement le cadre de la France, car comme le rappelle Bernard Jouve, la loi de 2001 au Brésil sur « le statut de la ville », la création en 2004 d'un observatoire international du droit à la ville par des associations franco-brésiliennes et les projets de l'UNESCO d'ériger un « droit universel à la ville » (avec, entre autre, la création d'une chaire des « politiques urbaines et de la citoyenneté »), montrent que nous sommes face à des problèmes actuels et urgents.

C'est cette volonté de voir en quoi et comment la pensée de Lefebvre peut nous aider à comprendre et à agir sur la réalité actuelle qui nous anime et non une simple recherche historicisante se contentant d'une archéologie de la pensée, cherchant ses sources. En ce sens, nous avons pris le parti de ne pas inclure toutes les prémices de sa pensée de l'urbain, que l'on trouve dans ses études de sociologie rurale (notamment dans ses thèses) et dans certains chapitres de *La proclamation de la Commune*.

La pensée lefebvrerie de l'espace, de l'urbain et de la ville nous est-elle, de nos jours, vraiment utile pour penser les phénomènes urbains et pour agir sur eux ? Voilà une question simple en apparence mais qui nécessitera de reconstituer cette pensée avant que d'essayer de la confronter à l'époque contemporaine. Ceci nous conduira à étudier dans les premiers chapitres les ouvrages suivants : *Du rural à l'urbain*, *Le droit à la ville*, son second tome *Espace et politique*, puis *La révolution urbaine*, *La pensée marxiste et la ville* et, enfin, *La production de l'espace*. Si l'ordre n'est pas strictement chronologique, c'est dû au fait que *DRU* et *Espace et politique* sont des recueils d'articles dont les dates de parution ne reflètent pas la chronologie des articles. Ainsi, les textes lefebvreries les plus anciens portant centralement sur la ville sont dans *DRU*.

<sup>10</sup> Henri Lefebvre et l'autogestion, dans F. GEORGI (sous la direction de), *Autogestion, la dernière utopie*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003.



Il nous faudra ensuite étudier les articles, les communications et les films qui font suite aux ouvrages sur l'urbain, ce qui nous amènera jusqu'aux derniers moments du penseur. Le chapitre suivant sera consacré à *De l'Etat* et au problème de l'autogestion. Puis, nous pourrions étudier les échos provoqués par les travaux de Lefebvre, aussi bien en France (plusieurs colloques et numéros spéciaux de revues, deux DEA), qu'au niveau international (notamment au Brésil, aux USA, en Grande-Bretagne), ce qui nous fera croiser les œuvres de David Harvey et d'Edward Soja.

Sans suivre strictement une perspective historique, nous verrons parmi les premières réactions aux théories lefebvriennes sur l'urbain, celle des situationnistes, et parmi les dernières, celle d'un groupe européen, canadien et états-unien d'étude, à l'origine d'un livre<sup>11</sup> et de deux colloques internationaux (dont le premier s'est tenu à l'Université technologique de Delft en Hollande au mois de novembre 2008).

Il nous restera avant de conclure de manière relative, car comme le disait François Châtelet : « en une telle affaire, on ne saurait conclure », à esquisser une actualisation des analyses et des thèses lefebvriennes pour voir en quoi elles éclairent, ou pas, la réalité contemporaine. Entre autres hypothèses, nous examinerons celles de Jean-Pierre Garnier voulant que les théories urbaines de Lefebvre soient « dépassées par l'actualité » ou celles de penseurs postmodernes les réfutant au nom d'une pleine positivité de l'urbain. Quelque soit la position à laquelle nous arriverons, il ne nous faudra pas oublier que notre but ne peut être, selon une autre bonne remarque de Bernard Jouve, celui de vouloir codifier les pratiques liées au droit à la ville, sous peine d'ossifier une pensée en mouvement, ouverte aux possibles et à l'invention. Cette perpétuelle attention au futur, c'est-à-dire aux mouvements et contradictions du monde présent, est indissociable pour Lefebvre du marxisme, ou du moins du marxisme véritable. Rappelons qu'il s'est toujours voulu marxiste, évoquant

par exemple en 1983 la nécessité « d'aller au-delà du mode de production existant et dominant, c'est-à-dire du capitalisme » alors que « la lutte des classes, multiforme, s'étend à l'espace, au temps, aux institutions.<sup>12</sup> » Ce qui ne l'empêchera pas d'appliquer au marxisme lui-même son exigence critique, antidogmatique. Ainsi, toujours en 1983, lors de célébrations du centenaire de la mort de Marx, il analyse certaines de ses lacunes : réduction de la ville à un simple support du processus de production/consommation; survalorisation du travail par rapport à l'ensemble des dimensions de la vie quotidienne (transports, loisirs, famille, culture, etc.); sous valorisation des problèmes liés aux temps et aux espaces sociaux (« Cette lutte pour l'espace et le temps, c'est-à-dire pour leur emploi et leur usage, est une forme moderne de la lutte des classes que n'a pas prévu Marx. »); survalorisation de l'industrie au regard de l'agriculture et des problèmes de la réforme agraire; négligence de la sphère de l'informationnel; écueil historique de l'Etat, de son analyse et de sa critique. Il faut remarquer que la plupart de ces critiques visent plus les marxistes que Marx lui-même, étant donnée l'incapacité dans laquelle il se trouvait de saisir des phénomènes inexistantes ou simplement en germe à son époque.

Il ajoute dans le même texte : « Je me permets d'insister sur ces concepts [notamment celui de mode de production étatique] qui ont fait dire que je n'étais plus « marxiste ». Je m'élève contre cette assertion. Réfléchir sur l'influence de Marx, approfondir ses concepts, les utiliser comme des instruments pour comprendre la modernité et pour poser ses problèmes, serait-ce incompatible avec le marxisme ? A coup sûr, c'est incompatible avec le dogmatisme marxiste. Au cours d'interminables controverses, tout ce qui n'était pas strictement dogmatique était considéré comme révisionniste et tout ce qui n'était pas révisionniste se traitait de dogmatisme. Ces deux termes étaient devenus des espèces d'injures rituelles que l'on se lançait à la figure, en croyant former deux camps opposés. De telles controverses font partie de l'influence de la pensée

<sup>11</sup> K. GOONEWARDENA, S. KIPFER (sous la direction de), *Space, difference, everyday life. Reading Henri Lefebvre*, New York, Routledge, 2008.

<sup>12</sup> H. LEFEBVRE, *Penser à contre-courant ? Autogestions*, 1983.



marxiste ainsi que de son histoire. Elles n'ont pas contribué à sa fécondité. On est amené aujourd'hui à poser quelques questions en ce qui concerne le rôle de Lénine et du léninisme dans ces querelles et surtout dans leur ton. [...] En ce qui me concerne j'ai toujours refusé et je refuse de me laisser enfermer dans l'alternative « dogmatisme »-« révisionnisme », alternative aujourd'hui quelque peu désuète. D'autre part je récuse l'appellation encore si fréquente « marxisme-léninisme » et je me déclare beaucoup plus marxiste que léniniste. Je pense et j'affirme que l'œuvre de Marx doit rester pour nous et notre époque une référence constante, un point de départ – mais non un point d'arrivée. Elle doit aussi passer par une critique vigilante et incessante. Quant à Lénine et au léninisme je dois reconnaître que j'aurais à ce propos une certaine autocritique à faire. A une certaine époque et malgré beaucoup de précautions, certains écrits sur Lénine et le léninisme n'ont pas échappé à un certain dogmatisme. Mais comment échapper complètement à son époque ? »

On retrouve dans cet extrait la liberté de ton et de style de Lefebvre, qui n'est pas simplement une histoire de manière d'écriture mais rapport à la pensée, à ses liens avec la vie humaine, à sa capacité de critique et d'autocritique. Lefebvre ne s'est pas contenté d'écrire des livres sur Rabelais, Diderot, Musset ou Nietzsche, il a aussi partagé leur souci d'une pensée vivante car en prise et en lutte contre le monde moderne, ses problèmes et ses contradictions.

## LA PRODUCTION DE L'ESPACE

Par bien des aspects, à commencer par l'aspect quantitatif (500 pages), la *PE* est la somme lefebvrerie sur l'espace. On sait qu'au niveau personnel, Lefebvre demanda à exercer une année supplémentaire à l'université afin d'achever cet ouvrage, qui vient couronner en quelque sorte ses recherches sur l'espace et l'urbain (sans pour autant y mettre fin comme nous le verrons), ainsi que sa carrière universitaire (CNRS, universités de Strasbourg, de Nanterre, de San Diego, Institut d'urbanisme de Paris, etc.). Etape importante dans ses recherches sur la ville, l'espace et l'urbain, la *PE* est

pourtant, selon l'expression de Makan Rafatdjou, le moins lefebvrerie des ouvrages de Lefebvre portant sur ces thèmes. On a vu, en effet, sa méfiance envers toute forme de systématisation philosophique ou sociologique, mais pourtant, c'est bien à une sorte de systématisation de ses thèses sur l'espace que procède la *PE*. Systématisation partielle et ouverte mais qui a pu induire en erreur de très nombreux commentateurs (parmi lesquels des géographes et des architectes) qui se perdent dans l'abstraction de certains schémas et catégories théoriques lefebvriens contenus dans ce livre. C'est parce que son objectif est de penser l'espace comme produit et œuvre totale humaine, d'élaborer (comme il le dit dans la préface à la troisième édition de 1986) « une théorie générale du rapport entre l'espace et la société<sup>13</sup> », qu'il éprouve le besoin de coordonner ses différentes analyses spatiales ainsi que les différentes dimensions de l'espace. Il ne perd donc pas de vue les projets de penser la révolution urbaine de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de participer à la création d'un droit effectif à la ville. L'abstraction parfois présente n'a donc pas pour origine une déconnexion de l'espace et du social (l'espace est toujours social pour Lefebvre), mais plutôt la volonté de ne pas se perdre dans les études de détail, dans le fragmentaire afin d'atteindre le global et le mondial.

Signe du caractère relatif de cette somme et de son aspect systématique, notre philosophe-sociologue s'autocritique dans sa préface de 1986 à propos de quatre points de son ouvrage : il n'a pas, selon lui, suffisamment insisté sur le processus de ghettoïsation des périphéries, notamment en France; il n'a pas assez marqué « le rôle de l'architecture comme *usage* de l'espace »; ni développé autant qu'il se doit le projet d'un nouvel espace différentiel; enfin, le rôle du Bauhaus et de Le Corbusier, qui semblent tout d'abord révolutionnaires mais finissent par forger théoriquement et pratiquement l'espace de la modernité capitaliste, n'est pas assez élucidé. Nous verrons que ces autocritiques, trop sévères, sont la marque du

<sup>13</sup> *PE*, p. XX.



développement continu de la réflexion de Lefebvre sur l'espace, jusqu'à sa mort.

Le premier chapitre *Dessein de l'ouvrage*, est bien plus qu'une simple introduction, car d'emblée il retrace la genèse du concept d'espace dans les champs scientifique et philosophique. Le point de départ en est le constat d'une prolifération des sens et des usages du mot « espace », en mathématiques, géographie, sociologie, psychologie, etc. Des penseurs comme Sartre, Barthes, Lévi-Strauss, Noam Chomsky, Foucault, Derrida et Althusser, ne sont pas étrangers aux abus d'utilisation de ce mot. Deux contresens majeurs caractérisent ces pensées : la confusion entre le contenu de l'espace (« les choses dans l'espace ») et l'espace lui-même comme totalité; celle de l'espace réel et de l'espace mental. Contre eux, Lefebvre réaffirme le lien entre l'espace et la praxis (qui sera à la fois point de départ et d'arrivée), et par là même, son caractère social et politique : « la *pratique spatiale* consiste en une projection « sur le terrain » de tous les aspects éléments et moments de la *pratique sociale*, en les séparant, et cela sans abandonner un instant le contrôle global, à savoir l'assujettissement de la société entière à la *pratique politique*, au pouvoir d'Etat.<sup>14</sup> » La pratique sociale dans ses différentes dimensions reste le point de départ pour le marxiste, la problématique spatiale renvoyant au social, au politique et à l'étatique (on voit que, d'entrée, la nécessité de relier les travaux sur l'espace aux travaux sur l'Etat se pose, la *PE* préfigurant *De l'Etat*).

A chaque praxis ou société correspond un ou plusieurs types d'espace, à chaque espace une ou plusieurs praxis. Il ne s'agit pourtant pas pour Lefebvre de forger un système de correspondances automatiques entre les modes de production et les types d'espace. En ce sens, il met fin aux hésitations, aux flottements, du *DV* et de la *RU* quant à la possibilité d'élaborer une « science de l'espace », un tel projet relevant de l'idéologie scientifique et urbanistique. Car non seulement les modes de productions sont dynamiques, en évolution constante mais, de plus, il y aurait alors un risque d'hypostasier le concept d'espace : « L'espace pris séparément

devient abstraction vide; et de même l'énergie et le temps.<sup>15</sup> » Ici encore, Lefebvre adopte la méthode métaphilosophique car, tout en travaillant les concepts philosophiques relatifs à l'espace, il refuse les conceptions classiques, abstraites, désincarnées de l'espace, dont l'espace cartésien (qui est « res extensa », pure substance étendue) reste le modèle. Le concept de « production de l'espace » permet d'éviter cette abstraction en faisant partir l'analyse des pratiques et des contenus sociaux concrets et non pas de formes métaphysiques vides. Cela n'empêchera pas notre métaphilophe d'utiliser le concept de forme, et même de l'identifier à l'urbain, mais sans tomber dans un formalisme étant donné son effort pour toujours articuler les formes et les contenus concrets.

Ce qui permet également de sortir de la représentation métaphysique de l'espace, c'est l'introduction de la dimension temporelle dans l'analyse spatiale. Avec Nietzsche notamment, et avec Marx dans une moindre mesure (car il hésite entre plusieurs conceptions du temps), une conception nouvelle, complexe, différentielle du temps se forme qui, selon Lefebvre se prolonge en se transformant chez Bergson, Merleau-Ponty et Deleuze. Ce qui explique que les critiques qu'il adresse à ce dernier sont de nuance, car ils partagent une même orientation philosophique. Il faut noter, à propos de Deleuze, combien sur bien des points (différence, critique du structuralisme, conception du langage, transduction, etc.) son évolution fut parallèle à celle de Lefebvre, sans que l'on puisse parler d'influence directe (même si les théories urbaines lefebvriennes sont indirectement présentes à la fin de *Mille plateaux*).

L'espace social s'opposera donc à l'espace universel abstrait, qui provient, d'une part, de « l'illusion réaliste », voulant que l'espace ne soit qu'un donné naturel, et « l'illusion de la transparence », voulant qu'il soit neutre, sans qualité et donc immédiatement compréhensible. A l'inverse, qui dit espace social dit production historique d'espaces : « D'où l'exigence nouvelle d'une étude de cet espace qui le saisisse comme tel, dans sa

<sup>14</sup> *PE*, p. 15.

<sup>15</sup> *PE*, p. 20.



genèse et sa forme, avec son temps ou ses temps spécifiques (les rythmes de la vie quotidienne).<sup>16</sup> » Pour analyser cette production de l'espace, Lefebvre reprend et développe trois concepts : représentations de l'espace/espaces de représentation/pratiques spatiales. Les « représentations de l'espace » sont les conceptions intellectuelles de l'espace tel que les scientifiques, les philosophes, les urbanistes peuvent en créer. Les « pratiques spatiales » correspondent à toutes les pratiques sociales qui concourent à créer l'espace d'une société donnée (l'architecture relèvera selon son niveau de théorisation du premier ou du deuxième niveau, mais, le plus souvent, elle les cumule). Enfin, la catégorie la plus complexe est celle « d'espaces de la représentation ». Elle conjugue les catégories précédentes, désignant la perception commune de l'espace pour les habitants d'une société donnée, mélange de conceptions, de valeurs abstraites (religieuses, symboliques, etc.) et de mœurs, de pratiques, de vécus concrets. Le parallélisme qu'esquisse Lefebvre entre : pratiques spatiales/espace vécu, représentations de l'espace/espace conçu, espaces de la représentation/espace perçu est relatif dans la mesure où, par exemple, l'espace de la représentation engage autant le vécu que la seule perception. Pris de manière rigide, de tels schémas bloquent l'analyse et empêchent la finesse de compréhension, il faut comme toujours avec Lefebvre, les prendre dans leurs interactions dialectiques. Le manque de dialectique dans la compréhension des idées et dans l'application des méthodes a été à l'origine de nombreux contresens de lecture des textes lefebvriens. Lefebvre le dit d'ailleurs clairement : « La triplicité : perçu-conçu-vécu (spatialement : pratique de l'espace-représentation de l'espace-espaces de représentation) perd sa portée si on lui attribue le statut d'un « modèle » abstrait. Ou bien elle saisit du concret (et non de l'« immédiat ») ou bien elle n'a qu'une importance restreinte, celle d'une médiation idéologique parmi beaucoup d'autres.<sup>17</sup> » Preuve est de cette volonté d'éviter l'abstraction vaine pour atteindre le concret,

le réel, l'analyse qu'il tente de la pratique spatiale du néo-capitalisme, objectif central de son livre : « La pratique spatiale « moderne » se définit donc par la vie quotidienne d'un habitant d'HLM en banlieue, cas limite et significatif; ce qui n'autorise pas à laisser de côté les autoroutes et l'aéropolitique.<sup>18</sup> » L'espace et l'urbain, sont replacés, comme toute les thématiques traitées par Lefebvre, entre les pôles de la vie quotidienne et du mondial.

Entre ces trois dimensions compénétrées d'espace, il existe des décalages, voire des désarticulations, mais il peut aussi se créer une continuité, une harmonie dont l'exemple favori de Lefebvre est la Toscane renaissance (et dans une moindre mesure, l'Athènes antique et l'espace états-unien des années 1920/30 comme ceux de New York ou de Chicago). Ces concordances et ces discordances peuvent expliquer, bien mieux que le concept d'idéologie, les décalages pouvant exister entre les pratiques et les représentations spatiales d'une époque donnée. On peut remarquer que loin d'expliquer les pratiques spatiales, les idéologies sont au contraire expliquées par ces pratiques : « Plus généralement, ce qu'on nomme « idéologie » n'acquiert de consistance qu'en intervenant dans l'espace social, dans sa production, pour y prendre corps.<sup>19</sup> »

Un des fondements de l'espace capitaliste est le contrôle, la surveillance, l'instrumentalisation de l'espace, produisant un « espace abstrait » qu'illustrent : les autoroutes, les aéroports, les parkings, les centres commerciaux, les parcs d'attractions, ainsi que les espaces étatiques : bases militaires, palais, monuments, etc. Il obéit à la logique marchande individualisante, spectaculaire, déshumanisante, qui nécessite pour protéger ses capitaux toutes sortes de contrôles (vidéosurveillance, police, etc.). Las Vegas est peut être le paroxysme provisoire de ce type d'espace. Politiquement, l'étude de l'espace capitaliste appelle celle de l'Etat. En effet, l'espace abstrait de la modernité est le fruit conjugué de l'action du marché et des Etats, la technocratie pouvant faire le lien

<sup>16</sup> PE, p. 40.

<sup>17</sup> PE, p. 50.

<sup>18</sup> PE, p. 48.

<sup>19</sup> PE, p. 55.



entres ces logiques (la *PE* forme d'ailleurs un triptyque critique de la technocratie étatique avec *Position: contre les technocrates* et *De l'Etat*).

Deux questions se posent alors : pourquoi les forces critiques et progressistes sous-estiment-elles chroniquement les questions urbaines ? Pourquoi les usagers restent-ils passifs et silencieux face à la dépossession de leurs espaces et de leurs vies ? Lefebvre consacrera plusieurs analyses à ces questions déjà présentes dans la *RU* et dans une moindre mesure dans le *DV*. Pour l'instant il se contente de donner deux pistes de solution : la puissance répressive des espaces du capitalisme, notamment grâce à la relégation périphérique, écrase les possibilités de révolte; le détournement médiatique, « informationnel » allié au consumérisme, isolent et aliènent les individus en leur donnant l'illusion de la participation. Face à cette situation, force est de constater qu'il y a un « échec par l'espace » de la pensée révolutionnaire. En effet : « Une révolution qui ne produit pas un espace nouveau ne va pas jusqu'au bout d'elle-même; elle échoue; elle ne change pas la vie; elle ne modifie que des superstructures idéologiques, des institutions, des appareils politiques. Une transformation révolutionnaire se vérifie à sa capacité créatrice d'œuvres dans la vie quotidienne, dans le langage, dans l'espace, l'un n'allant pas nécessairement au même pas que l'autre, également.<sup>20</sup> » Cette lacune théorique, cette erreur politique, cet échec historique, ont permis au capitalisme de garder l'initiative, de juguler les révoltes en créant son espace. Espace paradoxalement neutre, abstrait et violent, répressif : « C'est une de ses contradictions : entre la sécurisation apparente et la violence qui menace sans cesse d'éclater et parfois ici ou là, éclate.<sup>21</sup> » Cette violence est d'autant plus efficace qu'elle n'est pas immédiatement perceptible, comme dans le cas d'une barre HLM ou dans celui des stratégies commerciales touristiques qui réorganisent l'espace mondial en épuisant les ressources, les espaces, en exploitant les populations sous couvert de

« loisirs » et de « vacances » (Lefebvre prend l'exemple de l'Europe méditerranéenne exploitée touristiquement par l'Europe du nord). Dans ces conditions : « Tant que persistera la quotidienneté dans l'espace abstrait avec ses contraintes très concrètes, tant qu'il n'y aura que des améliorations techniques de détail (horaires des transports, vitesse, confort relatif), tant que les espaces (de travail, de loisir, d'habitation) resteront disjoints et rejoints seulement par l'instance politique et son contrôle, le projet de « changer la vie » restera un slogan politique, tantôt abandonné, tantôt repris.<sup>22</sup> » Pour transformer l'espace répressif et dépressif du capitalisme, il sera nécessaire de maîtriser ses contradictions et de contester sa puissance mondiale d'homogénéisation et de centralisation. L'appel lefebvrien aux « différences » et à leur affirmation rejoint l'appel deleuzien aux « minorités » et à leurs « lignes de fuite », tous deux refusant les hiérarchisations inégalitaires (d'individus, de groupes, de cultures, de nations, de territoires) au nom d'un principe anarchique (*l'αρχή* étant, en grec ancien, le principe directeur extérieur). Si la révolution n'est qu'un changement au sein de l'Etat, ou d'Etat, ne mettant pas en cause les centralités répressives, elle ne sera pas une révolution véritable.

*L'espace social*, le deuxième chapitre, poursuit logiquement la définition du concept de « production de l'espace », en tentant d'abord de dégager le terme de « production » de son seul sens économique (provenant de l'économie politique bourgeoise mais repris par les marxistes) sans en faire un concept fourre-tout, désignant n'importe quelle activité créatrice de n'importe quel objet (sens que l'on retrouve chez les situationnistes et chez Baudrillard). La première définition conduit à sous-estimer l'espace et sa production, tout comme la seconde, car l'espace devient un produit, une chose parmi les autres. La production de l'espace désigne aussi bien une création cohérente et artistique de l'espace (Lefebvre prend l'exemple de Venise), aboutissant à une œuvre unique, qu'une production industrielle de villes et de quartiers nouveaux

<sup>20</sup>*PE*, p. 66.

<sup>21</sup>*PE*, p. 70.

<sup>22</sup>*PE*, p. 72.



homogènes à travers le monde, dénués de style, pauvres esthétiquement. A travers les exemples de Venise, de Florence ou de Sienne, Lefebvre veut montrer que la ville est une œuvre totale qui dépasse le seul champ visuel et implique le vécu et les pratiques humaines. Ces exemples sont relatifs, non reproductibles tel quel, Lefebvre sachant bien que l'avance de la Toscane renaissance s'est transformée plus tard en retard, et a conduit à une muséification de ces villes au XX<sup>e</sup> siècle.

L'espace social, produit de la production de l'espace, articule en lui nombre de niveaux et de dimensions : « Il n'y a pas *un* espace social, mais plusieurs espaces sociaux, et même une multiplicité indéfinie dont le terme « espace social » dénote l'ensemble non-dénombrable.<sup>23</sup> » Toutes les tentatives d'homogénéisation, de contrôle de l'espace seront vaines, impuissantes face à la complexité de ces espaces interpénétrés. Chaque espace peut être le support d'un grand nombre de rapports sociaux, être traversé par de « multiples flux » comme le dit Lefebvre dans un langage encore une fois proche de celui de Deleuze. Selon lui, deux dangers se présentent alors face à la pensée de l'espace : la totalisation abstraite et la fragmentation excessive. « L'attention se disperse alors et se perd en considérations tantôt sur ce qu'il y a dans l'espace (les choses prises à part, rapportées à elles-mêmes, à leur passé, à leurs noms), tantôt sur l'espace vidé (séparé de ce qu'il contient), tantôt donc sur les objets dans l'espace, tantôt sur l'espace sans objet, neutre.<sup>24</sup> » Pas de science absolue de l'espace ou de science de l'espace absolu, mais l'étude des différents espaces locaux, de leurs productions et de leurs articulations. Nous avons déjà vu que l'intégration du temps et des rythmes dans l'analyse spatiale permet d'éviter le risque d'abstraction et de désincarnation de l'espace. Etudier les différences, les rythmes, les contradictions qui traversent les espaces autorise une finesse d'analyse qui n'empêche pas d'atteindre, par ailleurs, le niveau de l'espace mondial.

On voit ici comment les options théoriques et les choix politiques sont liés. Pour Lefebvre, l'attitude critique est une condition sine que non de la sociologie et de la pensée en général. Analyser, par exemple, l'espace capitaliste moderne sans critiquer les processus à l'œuvre de fragmentation (disjonction des activités et des espaces), de visualisation (monumentalité et réduction à l'apparence, à la façade), de métaphorisation (omniprésence des signes et des informations), revient à accepter un système qui atomise les individus, les aliène dans une quotidienneté morne et une consommation absurde. Le système capitaliste et son espace sont à la fois très cohérents et fous (schizophréniques diraient Deleuze et Guattari). Heureusement, l'espace social et la forme urbaine (rencontre, rassemblement, simultanéité) ne se limitent pas au seul espace capitaliste, qui a du mal à maîtriser les différences qui se produisent en son sein. C'est d'ailleurs plutôt le capitalisme lui-même qui a pour conditions, historique et logique, le rassemblement d'individus, d'objets, d'outils, de capitaux, tous inséparables de la ville et de l'urbain. C'est bien pourquoi, Lefebvre revient sur ce thème d'une manière plus tranchée qu'il ne l'avait fait dans la *PMV*, il préfère les *Grundrisse* (et leurs analyses plus historiques et concrètes) au *Capital* et ses froides analyses. Ces dernières sont plus formellement cohérentes, mais elles perdent le pouvoir d'explication historique, dynamique, du mode de production capitaliste et elles négligent le rôle de la ville et de l'espace dans le développement de celui-ci. L'exaltation structuraliste de la cohérence formelle, « scientifique », a été un facteur important de l'oubli de tout un pan de l'œuvre de Marx, de l'attitude antihistorique et de l'ignorance de la problématique urbaine. L'erreur n'était pas seulement théorique mais aussi politique car le capitalisme, lui, n'oubliait pas l'importance de l'espace et des stratégies spatiales : « L'efficacité des stratégies *dans* l'espace, et surtout un fait nouveau, à savoir que les stratégies mondiales tentent d'engendrer un *espace global*, le leur, et de l'ériger en absolu, apporte une raison et non la moindre au renouvellement du concept d'espace.<sup>25</sup> » A

<sup>23</sup> *PE*, p. 103.

<sup>24</sup> *PE*, p. 109.

<sup>25</sup> *PE*, p. 126.



l'inverse d'Althusser qui assèche la politique au nom d'une science pure, Lefebvre enrichit la connaissance scientifique à l'aide de principes politiques émancipateurs. C'est toute la différence entre un penseur dialectique et un philosophe antidialectique. Cette différence est aussi capitale en ce qui concerne leurs appréhensions respectives de l'Histoire. Pour Lefebvre, l'Histoire est liée à l'espace puisqu'elle se sédimente en lui. Pas d'Histoire sans espace, pas d'espace sans Histoire ni temps, mais des « textures » rythmées d'espace/temps : « Le temps et l'espace ne se dissocient pas dans les textures : l'espace implique le temps et inversement. Nulle part ces réseaux ne se ferment.<sup>26</sup> » Il faut noter que ces « textures » ne sont pas des textes, elles incluent du vécu, des pratiques et in fine toute la praxis sociale.

Lefebvre part donc du monde tel qu'il est, sans chercher de fuite dans le passé (que l'on trouve par exemple dans la mélancolique « poétique de l'espace » bachelardienne) : « Reste enfin à étudier aujourd'hui la connexion de ces espaces avec le marché mondial, l'impérialisme et les stratégies, les firmes multinationales et leurs aires.<sup>27</sup> » Sans pour autant faire de l'espace un absolu coupé des autres réalités, puisque l'espace social n'est ni une forme ni un objet mais : « une réalité sociale, c'est-à-dire un ensemble de relations et de formes.<sup>28</sup> » Comme nous l'avons vu, la claire conscience du nouveau pouvoir de production globale de l'espace se trouve simultanément chez : Gropius, Mies Van der Rohe, Le Corbusier, Wright, El Lissitzky et Melnikov, dans le modernisme et le constructivisme des années 1920. Mais c'est certainement le Bauhaus qui théorisa et précisa le plus ces pratiques et conceptions nouvelles de l'espace que le capitalisme allait récupérer : « Les gens du Bauhaus ont compris que l'on ne peut pas produire des choses en dehors les unes des autres dans l'espace, meubles et immeubles, sans tenir compte de leurs rapports et de leur ensemble [...] Qu'allaient donner les audaces du Bauhaus ? L'architecture mondiale, homogène et monotone, de l'Etat, capitaliste

ou socialiste.<sup>29</sup> » Et ce, notamment, grâce aux procédés de modélisation, d'industrialisation et de préfabrication. Il faut ajouter deux remarques : s'il est vrai, tout d'abord, que la modernité crée un nouvel espace, ce dernier n'est pas absolu mais vient surdéterminer les espaces déjà existants : « L'espace social n'est jamais une page blanche sur laquelle on (mais qui ?) aurait écrit son message. L'espace naturel et l'espace urbain sont surchargés. Tout y est brouillon et brouillé.<sup>30</sup> ». D'autre part, cette création d'espace ne se limite pas à des créations formelles ou architecturales, car à travers ces dernières c'est un ensemble d'actions, de conduites, de consignes, y compris corporelles, qui est prescrit (« L'espace commande aux corps; il prescrit ou proscrie des gestes, des trajets et parcours.<sup>31</sup> »). C'est aussi en cela que l'espace peut être dit politique, ne se laissant pas épuiser par des « lectures » interprétatives superficielles qui ignoreraient sa dimension pratique constituée de multiples consignes interférentes.

Comme exemple de pouvoir de façonnement de l'espace, Lefebvre prend le couple : transparence/opacité dans l'architecture et l'urbanisme modernes. Dans ces derniers, les espaces privés sont des sortes de cellules closes et séparées, tandis que les espaces publics sont ouverts tout en étant contrôlés directement ou à distance (vidéosurveillance). Pour Lefebvre il faudrait faire l'inverse, id est ouvrir en partie les espaces privés les uns sur les autres (projet déjà présent à l'état embryonnaire chez Le Corbusier et de manière plus développée chez Renaudie) et permettre aux espaces publics d'atteindre des degrés de confidentialité plus ou moins grande selon les besoins des usagers. L'espace japonais permet à Lefebvre de trouver un exemple d'une logique spatiale alternative à celle du capitalisme européen. Remarquons la récurrence et l'importance pour la pensée lefebvrienne de la ville japonaise, de sa culture et de son espace. Il y fit plusieurs voyages durant les années 1960 et 1970,

<sup>26</sup> PE, p. 140.

<sup>27</sup> PE, pp. 133-4.

<sup>28</sup> PE, p. 138.

<sup>29</sup> PE, pp. 147-49.

<sup>30</sup> PE, p. 167.

<sup>31</sup> PE, p. 168.



notamment des séjours de plusieurs mois à Tokyo et à Kyoto. Au Japon, contrairement à la pratique spatiale occidentale, on ne trouve pas de stricte séparation entre les espaces privés et les espaces publics : « Des aires publiques, espaces de relations et d'actions, s'articulent avec des aires privées, espace de contemplation, d'isolement, de retraite, en les joignant par des aires mixtes, espaces de parcours, de passages, de liaisons. [...] Le « public », temple ou palais, comprend du privé et du mixte. Le « privé », une maison, une demeure, comprend aussi du public (des lieux de réception) et du mixte. De même enfin la ville...<sup>32</sup> » La séparation, l'opposition nature/culture est également ignorée ou vécue de manière radicalement différente : « Il n'y a pas de maison sans jardin, même minuscule, lieu de contemplation et de contact avec la nature; même quelques cailloux *sont* la nature et non pas quelque symbole distingué [...] La nature, le divin d'abord, puis la vie sociale et la vie de relations ensuite, et enfin la vie individuelle et privée, tous ces aspects de la réalité humaine ont leurs lieux, s'impliquant les uns les autres de façon concrète.<sup>33</sup> » L'espace et la société japonais privatisent ce qui semble public à l'esprit occidental (une prière dans un temple, par exemple), ils rendent symétriquement public ce qui peut sembler privé (voir les bains publics, si importants dans la société nipponne). On sent clairement la préférence de Lefebvre pour ces espaces orientaux et leur complexité concrète : « s'apercevoir que les espaces complexes, en treillis, semi treillis, lattis, ont une supériorité pratique sur les espaces simplifiés, les tracés rectilignes.<sup>34</sup> » Cette complexité tient aussi au fait que les passages, les mouvements, les transitions sont intégrés à l'espace et à sa structure, les espaces intermédiaires et même les vides venant les surdéterminer, les ouvrir. La puissance, la forte présence de ces espaces tient paradoxalement à ce vide, qui n'est plus un opposé négatif mais une fonction nécessaire, équilibrante (ce qui amène Lefebvre à contester l'interprétation que fait son ami Barthes de la place impériale, le

« cœur vide de Tokyo », car elle en reste à des catégories binaires occidentales inadéquates). Les multiples jardins japonais illustrent aussi la richesse de ces espaces capables de dépasser les séparations entre les fonctions : « Toujours microcosme, œuvre d'art symbolique, objet en même temps que lieu, ce merveilleux jardin zen a des « fonctions » diverses qui jamais ne sont des fonctions. Il exclut chez vous l'opposition « nature-culture » qui ravage l'Occident; le jardin montre une appropriation de la nature; il est entièrement nature, symbole du macrocosme, et entièrement culture, projection d'une façon de vivre.<sup>35</sup> » Un jardin zen, comme tous les espaces japonais est centrifuge, il se détermine du dedans, et non centripète comme les espaces occidentaux qui se forment du dehors vers l'intérieur, emprisonnés qu'ils sont entre des murs inamovibles.

Ces analyses vont déterminer les caractéristiques de ce que Lefebvre nommera « espace différentiel », espace positif pour lui qui s'opposera à l'espace répressif du capitalisme. On trouvera, en effet, pour le définir des propriétés déjà présentes dans l'espace japonais : importance des lieux de rencontre (carrefours, galeries, passages, etc.); ordre spatial non linéaire et non géométrique; intégration du corps et de ses rythmes dans les espaces; dépassement de l'opposition nature/culture (entraînant une grande présence et diversité des espaces verts à toutes les échelles, véritable « nature seconde »); dépassement de la dichotomie espaces privés/espaces publics; création d'espaces multifonctionnels, incluant les fonctions symboliques; enchevêtrement complexe des formes, des structures et des fonctions; préférence de l'horizontalité à la verticalité, y compris pour les monuments; intégration du temps et du vieillissement dans l'architecture, avec une prise en compte des différences possibles d'usage. Si l'on rajoute le projet fouriériste de créer des lieux festifs, ludiques, « érotisés », s'opposant aux lieux de travail, on a le tableau complet de cet espace différentiel que nous retrouverons ultérieurement. De la confrontation des espaces orientaux et occidentaux, Lefebvre

<sup>32</sup> PE, p. 179.

<sup>33</sup> PE, p. 180.

<sup>34</sup> PE, p. 182.

<sup>35</sup> PE, p. 183.



retient donc des principes pouvant aider à refondre l'espace capitaliste occidental moderne. On peut remarquer encore une fois que Lefebvre songe à une révolution totale de l'espace qui ne peut se limiter et se contenter de « détournements » partiels de type situationniste, de réappropriations limitées dans l'espace et le temps. Ces détournements et autres « dérives » ne peuvent être que des étapes transitoires, préliminaires dans la recherche et la construction d'espaces et de pratiques spatiales nouveaux.

Les caractéristiques de cet espace différentiel lefebvrien dépendent de sa conception générale de l'espace qui fait l'objet d'un chapitre très théorique (*Architectonique spatiale*). Il forme sa propre représentation de l'espace à travers la critique de certaines conceptions philosophiques, scientifiques et artistiques de l'espace. Contre la conception classique cartésienne, il pense que l'espace n'est pas une substance ou une forme universelle, vide et absolue. Il préfère la conception leibnizienne faisant de l'espace un jeu de relations entre les corps, inséparable des substances, de leurs rapports multiples et de leurs rythmes (ce qui implique aussi la relativité du temps et de l'espace l'un par rapport à l'autre). Tout espace est interaction de forces, d'objets, de dimensions et de temporalités, ce qui implique de prendre au sens fort la thèse lefebvrienne qui veut que l'espace soit par définition social et non pas socialisé de manière externe, artificielle. Ce qui redonne également toute son importance au corps : « Comme point de départ et point d'arrivée, il y a le corps.<sup>36</sup> » dit Lefebvre en une formule digne de Merleau-Ponty. Le corps pour Lefebvre n'est pas une « corporéité » abstraite mais un « corps spatial » en relation, en connexion avec l'espace général et avec le monde. Le problème n'est plus de distinguer un « sujet » d'un « objet », ou la matière et l'esprit, mais de partir au contraire de leur fusion originaire et originale : « Le corps spatial, devenant social, ne s'introduit pas dans un « monde » préexistant; il produit et reproduit; il perçoit ce qu'il reproduit ou produit. Ce corps porte en lui ses propriétés

et déterminations spatiales.<sup>37</sup> » Lefebvre croise de nouveau dans cette critique de l'idéalisme désincarné et désincarnant les théories de Deleuze et Guattari (malgré quelques nuances). Cependant, plus que de schizoanalyse, il défend l'idée d'une rythmanalyse : « La *rythmanalyse* développant l'analyse concrète et peut-être l'usage, l'appropriation des rythmes.<sup>38</sup> » Ce projet rythmanalytique, dont c'est une des premières occurrences dans son œuvre et qui occupera les dernières années de sa vie, trouve son origine dans sa conception de l'espace et du corps comme ensembles de rythmes, comme polyrythmies. Ce concept de rythme constitue une médiation entre la vie quotidienne et l'urbain, la rythmanalyse pouvant les inclure tous les deux et étudier leurs connexions (synchroniques ou arythmiques). La rythmanalyse pourra donc servir d'outil d'analyse de l'espace, comme Lefebvre le montrera à propos des villes méditerranéennes ou du quartier des Halles à Paris dans ses *Éléments de rythmanalyse*.

Lefebvre prend ensuite un exemple d'espace social complexe : le monument. Nous savons déjà qu'il refuse de promouvoir la monumentalité, qui est souvent le refuge d'une volonté de puissance, religieuse, politique ou étatique. Il reconnaît quand même dans les monuments un pouvoir de transcendance des fonctions quotidiennes (travail, loisir), une capacité de matérialiser des valeurs ou des symboles sociaux : « L'espace monumental offrait à chaque membre d'une société l'image de son appartenance et de son visage social, miroir collectif plus « vrai » qu'un miroir individualisé.<sup>39</sup> » Le monumental, en ce sens, possède une dimension sociale et politique qui peut permettre de créer des espaces collectifs vivants brisant la monofonctionnalité limitative des espaces quotidiens. Il ne s'agit donc pas d'une vision figée du patrimoine historique mais d'un appel à la création future. Le monument ne doit pas être le spectaculaire formel mais une création sociale multifonctionnelle, inséparable d'expérimentations politico-

<sup>36</sup> PE, p. 225.

<sup>37</sup> PE, p. 230.

<sup>38</sup> PE, p. 237.

<sup>39</sup> PE, p. 253.



sociales. Dans l'architectonique moderne produisant du bâti isomorphe et figé, le monument ainsi conçu peut être ce qui brise la morne régularité du « tissu » urbain.

Après avoir fixé dans les premiers chapitres les concepts de production de l'espace et d'espace social, et avoir commencé à étudier certaines contradictions de l'espace moderne, Lefebvre retrace dans le chapitre *De l'espace absolu à l'espace abstrait*, l'histoire des conceptions et des pratiques spatiales. Histoire dialectique car, là encore, les contradictions et les conflits sont présents dès le départ et il n'existe ni début absolu ni fin prédéterminée. Si l'espace absolu est davantage présent aux débuts de l'histoire humaine et l'espace abstrait plutôt dans celui de la modernité, c'est au cœur du présent que Lefebvre retrouve l'opposition entre ces deux types d'espace. Paradoxalement, il s'appuie sur une œuvre architecturale particulière, sorte d'anomalie sauvage, transitoire entre plusieurs époques : celle de Gaudí. Bien plus qu'un style baroque extrême, Lefebvre voit dans cette œuvre un retour paroxystique de la nature et de son symbolisme, la nature étant au fondement de l'espace absolu. On perçoit clairement que, par exemple dans la Sagrada Família, le propos n'est pas chrétien mais qu'il relève d'un panthéisme, d'une « hérésie modernisée ». Ses formes sont à la fois modernes et naturelles, mystiques et érotiques. D'une manière moins intense et inventive que dans le travail du maître catalan, on retrouvera dans toute la modernité ce conflit entre l'espace naturel (ou d'inspiration naturelle), absolu et l'espace humain abstrait. Avec le capitalisme industriel, nous avons vu l'émergence d'un espace brisé, éclaté entre des formes et des fonctions multiples. Seul l'espace étroit de la vie privée familiale semble constituer un reste d'espace absolu préservé : « Brisée par de multiples séparations et ségrégations, l'unité sociale se reconstitue au niveau de la cellule familiale, pour et par la reproduction généralisée. La reproduction des rapports de production fonctionne à plein dans et par la brisure des liens sociaux, l'espace symbolique de la familiarité (famille et vie quotidienne) l'emportant, seul « approprié ».<sup>40</sup> » Espace

clivé, dichotomisé, schizophrénique, l'espace capitaliste allie une gestion technocratique de l'espace social (urbanisme, transports, énergies, etc.) à une atomisation des espaces privés, synonymes de sécurité (limitée) et de maîtrise (illusoire), dans lesquels se déroulent une vie quotidienne répétitive repliée sur une vie familiale restreinte, en proie à la consommation généralisée et à des succédanés de nature (« espaces verts », loisirs). Plus que d'idéologies abstraites, c'est de cette contradiction, de cette oscillation perpétuelle entre le « public » et le « privé », que proviennent l'aliénation et la passivité des citoyens habitant l'espace capitaliste abstrait.

L'espace absolu traverse la Préhistoire, l'Antiquité et le Moyen Age. Lascaux le Parthénon, mais aussi un village Dogon en sont des exemples. Il est synonyme d'harmonie entre les représentations (notamment religieuses et politiques) et les pratiques spatiales, l'ordre du village ou de la ville (l'« urbs » latin) rejoignant structurellement l'ordre du monde (l'« orbs » latin). Pas de séparation entre les représentations de l'espace, les espaces de la représentation et les pratiques spatiales, ni entre les espaces, les temporalités et la vie quotidienne. Le cercle, à l'aide de représentations ou d'applications concrètes (enceintes, etc.), est une forme privilégiée de cet espace. Il existe une multiplicité de cercles et de niveaux (vivants, morts, nature, etc.) qui ne sont pas en opposition, toute brisure dans l'harmonie pouvant être rétablie par des rites magiques. L'existence de lieux de réunion publique (l'agora pour les grecs) et de lieux tabous, interdits (comme chez les aborigènes australiens) sont des marques de ce type d'espace absolu.

S'appuyant notamment sur les travaux de Panovsky, Lefebvre remarque qu'avec l'espace gothique, et d'une manière générale à la fin du Moyen Age européen, vient au jour un espace différent, lié aux transformations économiques, à la naissance du capitalisme. Aux alentours du XI<sup>e</sup> siècle, d'abord en France, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande et en Italie, se développe une culture et un espace marchands. Alors que durant l'Antiquité le commerce, les marchés et les marchands

<sup>40</sup> PE, p. 269.



étaient relégués vers les périphéries des villes (voir les caravansérails orientaux) : « La révolution médiévale fait entrer le commerce dans la ville et l'installe au centre de l'espace urbain transformé.<sup>41</sup> » Grâce à ces marchés, de nouveaux rapports villes/campagnes se développent, ainsi que de nouveaux liens entre les villes, sans parler, plus tard, des nouveaux horizons continentaux. Paradoxalement, le religieux qui connaît architecturalement avec l'art gothique une grande envolée, perd de son importance idéologique et sociale. Il n'est plus le seul centre de la ville ou du village. La ville possède donc une importance capitale pour la transition du mode de production féodal au mode de production capitaliste : « La médiation historique entre l'espace médiéval (féodal) et l'espace du capitalisme qui résultera de l'accumulation, cette médiation se situe dans l'espace urbain, celui des « systèmes de villes » qui s'instaure pendant la transition [...] Plus tard seulement, au deuxième degré de l'abstraction spatiale, l'Etat prendra le relais. Les villes et leurs bourgeois perdront le contrôle de l'espace en même temps que la domination sur les forces productives qui se dégagent de ces limites en passant du capital commercial et bancaire au capitalisme industriel.<sup>42</sup> » Dès ce moment, Lefebvre prend conscience du rôle de l'Etat dans l'émergence du capitalisme et dans celle de l'espace abstrait. « La violence originelle, la création continue par la violence (par le feu et le sang disait Bismarck), voilà la marque distinctive de l'Etat; mais sa violence ne peut s'isoler. Elle ne se sépare ni de l'accumulation du capital ni du principe rationnel et politique d'unification, subordonnant et totalisant les aspects de la pratique sociale, la législation, la culture, la connaissance et l'éducation dans un espace déterminé, celui de l'hégémonie de la classe dominante sur son peuple et sa nationalité qu'elle s'approprie.<sup>43</sup> » On perçoit bien ici, non seulement le rôle des Etats dans la création d'une possibilité de production générale de l'espace, mais aussi le caractère négatif qu'il revêt aux yeux de notre métaphilophe.

<sup>41</sup> PE, p. 305.

<sup>42</sup> PE, p. 310.

<sup>43</sup> PE, p. 323.

Comprendre l'espace abstrait et la production moderne de l'espace, c'est se rendre capable de comprendre le fonctionnement étatique, de voir ses contradictions et ses limites, afin de concevoir son possible dépassement. En ce sens, la théorie de l'espace et de l'urbain sera au fondement de l'anarchisme lefebvrien.

Avec le développement de l'Etat va naître et croître l'espace abstrait, espace de contrôle, violent, homogène, négateur des différences. Sa violence n'est pas forcément militaire ou policière mais peut revêtir la forme « douce » de la gestion bureaucratique. C'est aussi un espace optique et géométrique, avec de nombreuses variantes de Versailles au Bauhaus. La façade devient un point de repère essentiel (pensons à Haussmann ou aux architectures totalitaires), l'ensemble pouvant atteindre au monumental. Son homogénéité n'a rien de naturel : « L'espace abstrait *n'est pas* homogène; il *a* l'homogénéité pour but, pour sens, pour « objectif ». Il l'impose. En lui-même, il *est* plural. Le géométrique et le visuel se complètent et s'opposent, visant différemment le même effet : la réduction du « réel » d'un côté au « plan », dans le vide, sans autre qualité, de l'autre à l'aplatissement du miroir, de l'image et du pur spectacle sous le pur regard glacé.<sup>44</sup> » La violence, le contrôle, la possible répression, seront inscrits dans cet espace même, dans sa logique irrationnelle. A l'instar de l'Etat, dont il est inséparable, l'espace abstrait n'apparaît pas en une fois mais nécessite de nombreuses étapes historiques, parmi lesquelles on trouve la cruciale Révolution de 1789. Le XX<sup>e</sup> siècle, quant à lui, voit non seulement l'achèvement de cet espace abstrait mais aussi l'émergence d'un autre espace, objet du chapitre suivant *L'espace contradictoire*.

A l'espace abstrait, espace de l'abstraction visuelle homogénéisante, Lefebvre oppose l'espace réel traversé de contradictions multiples. De par sa matérialité même, l'espace ne se réduit jamais totalement à l'abstraction, à l'image : « Un « être humain » n'a pas devant lui, autour de lui, l'espace social -celui de sa société- comme un tableau, comme un spectacle ou un miroir. Il sait qu'il

<sup>44</sup> PE, p. 330.



a un espace et qu'il *est* dans cet espace. Il n'a pas seulement une vision, une contemplation, un spectacle; il agit, il se situe dans l'espace, partie prenante. A ce titre, il se situe dans une série d'enveloppes qui s'impliquent les unes les autres; leur suite explique la pratique sociale.<sup>45</sup> » Pour Lefebvre l'espace n'est pas, d'abord et avant tout, un problème théorique, mais un ensemble de problèmes concrets, humains, sociaux (il fait référence notamment aux problèmes démographiques et écologiques).

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un point d'inflexion du rapport à l'espace apparaît. Avec l'avant-garde des peintres (il consacre plusieurs pages à Picasso), des sculpteurs et des architectes, l'abstraction de l'espace tout à la fois s'étend et révèle son possible dépassement. Les nouveaux architectes, avec Wright, Le Corbusier et le Constructivistes soviétiques (plus dédaignés mais qui ont sa préférence), l'habitat devient une « machine à habiter ». Les innovations techniques (béton, pilotis, etc.) permettent une plus grande liberté de construction (façade libre, etc.) mais rendent en même temps l'espace plus géométrique, visuel, homogène et abstrait. Malgré les discours idéologiques de Le Corbusier, la nature s'éloigne devant les nouvelles possibilités humaines de production d'espace, l'homme perdant ses repères et ses rythmes traditionnels. Là se trouve peut être la contradiction principale de l'espace abstrait qui, tout en se voulant cohérent et homogène, produit la fragmentation et le clivage des espaces et des vies. Ce mouvement : « aboutit à une pratique spatiale autoritaire et brutale : celle d'Hausmann, puis celle codifiée par le Bauhaus et Le Corbusier, à savoir l'efficacité de l'esprit analytique dans et par la dispersion, la séparation, la ségrégation.<sup>46</sup> » On retrouve l'automobile comme facteur de fragmentation de l'espace, de sa déshumanisation, en liaison avec la logique marchande individualiste.

À la fois homogène et fragmenté, l'espace abstrait est aussi hiérarchisé, les hiérarchisations spatiales et sociales interagissant. Une des formes de

hiérarchisation et de fragmentation est constituée par l'opposition : centres/périphéries, avec au sein de ces dernières, l'opposition : grands ensembles/pavillons. Il y a saut et rupture entre l'idéologie urbanistique se voulant cohérence, logique, neutralité et technicité, et les espaces produits qui, malgré l'impression de choix, de liberté, voire de « standing », sont fragmentés, hiérarchisés, désagrégés. Ce dramatique décalage, cette inversion aliénante, sont consubstantiels à l'urbanisme : « Ce qui correspond que trop bien à l'urbanisme de maquette et de plan-masse, complément de l'urbanisme des égouts et voiries, où le regard du créateur se fixe à son gré et à son aise sur des « volumes », œil faussement lucide qui méconnaît à la fois la pratique sociale des « usagers » et l'idéologie qu'en soi-même il contient.<sup>47</sup> » La ségrégation sociale revêt plusieurs formes dont les plus efficaces ne sont pas les plus visibles : « La plupart des interdits sont invisibles. Les grilles et grillages, les barrières matérielles et les fossés ne sont que le cas limite de la séparation. Signes et signifiants plus abstraits protègent contre les intrus les espaces élitiques, les beaux quartiers, les endroits « sélects ». L'interdiction, c'est l'envers et l'enveloppe de la propriété, l'appropriation négative de l'espace sous le régime de la propriété privée.<sup>48</sup> » C'est une des forces du mode de production capitaliste que d'avoir su reprendre et adapter à la forme marchande l'antique propriété du sol, l'intégrant à ses rapports de production et s'en servant pour son extension mondiale. C'est un tort des marxistes orthodoxes que d'avoir négligé cet aspect de l'économie capitaliste, et de lui avoir substitué un espace économique abstrait, indéterminé, ce qui allait pourtant à l'encontre du livre III du *Capital*. Pour instaurer son système inégalitaire, le capitalisme organise une pénurie artificielle de l'espace, comme il organise une pénurie des biens en général. Cette pénurie peut parfois être naturelle (ressources écologiques, place disponible pour la construction), mais elle est la plupart du temps entretenue, artificielle (voir la spéculation dans les centres urbains

<sup>45</sup> PE, p. 339.

<sup>46</sup> PE, p. 355.

<sup>47</sup> PE, p. 367.

<sup>48</sup> PE, p. 368.



privilegiés à : Paris, Tokyo, New York, etc.). « Or, c'est à ce moment même que l'espace se fragmente. Il est artificiellement raréfié autour des centres pour « valoir » plus cher, pour la vente en gros et en détail; il est littéralement pulvérisé; on le vend en « lots », en « parcelles ». C'est à ce titre qu'il devient pratiquement le milieu des ségrégations, de la dispersion des éléments de la société repoussés vers les périphéries.<sup>49</sup> » On fragmente pour vendre, on hiérarchise pour spéculer, protéger les riches et parquer les pauvres, on homogénéise pour contrôler l'ensemble. C'est le rôle du « marché immobilier » dans lequel l'Etat et les entreprises privées sont partenaires, qui homogénéise d'un côté, pour pouvoir comparer les espaces vendus, et qui fragmente d'un autre côté, pour créer des écarts de valeur et réaliser des profits maximum. Le problème est d'autant plus grave, qu'en achetant un espace, on achète une vie quotidienne, un emploi du temps, constitué notamment par la distance domicile/lieu de travail. La centralité devient ainsi valeur d'usage (commerces, loisirs, équipements publics) et valeur d'échange.

Au niveau mondial, l'espace abstrait du capitalisme est à la fois : marchandise (à travers le marché mais aussi le tourisme et les transports), élément structurel de la production (support de flux : marchandises, capitaux, matières premières, énergies, main-d'œuvre), support de rapports sociaux (matérialisant plus que reflétant l'ordre social), instrument de contrôle (administratif, politique, policier) mais également lieu de possibles résistances et libérations (détournements, réappropriations, etc.). Cet espace capitaliste mondialisé cumule l'hypercentralisation (« supers Etats », organisations internationales, entreprises multinationales) et la fragmentation (continents, Etats-nations, régions, etc.) « Empiriquement parlant, ceci veut dire que le néo-capitalisme et le néo-impérialisme partagent l'espace dominé en régions exploitées pour et par la production (des biens de consommation) et en régions exploitées pour et par la consommation de l'espace. Tourisme, loisirs deviennent de

grands secteurs d'investissement et de rentabilité, complétant la construction, la spéculation immobilière.<sup>50</sup> » Ainsi, par exemple, une bonne partie du pourtour méditerranéen (Espagne, France, Italie, Tunisie, Croatie, etc.) devient lieux de vacances et de loisirs, permettant la redécouverte de la nature (mer, soleil) et du corps (baignade, bronzage mais aussi prostitution). La quotidienneté y trouvant un pseudo équilibre, pour se reposer du travail dans les régions urbaines surindustrialisées.

Comme l'indique le titre du troisième chapitre (*Des contradictions de l'espace à l'espace différentiel*), le but de Lefebvre est de dégager de cet état de fait des perspectives positives, libératrices, par rapports aux blocages et aux contradictions. Pour ce faire, il résume dix grandes contradictions (qui seront onze si on compte une variation de la troisième contradiction) qui traversent l'espace de la modernité capitaliste. Ces contradictions sont liées au mode de production capitaliste, à sa manière de produire l'espace et aux espaces qu'il produit (même si certaines sont plus sociales et politiques que concrètement spatiales). Elles seront en outre en interaction réciproque. Elles sont successivement, les contradictions :  
 quantité/qualité,  
 production/consommation,  
 fragmentation/homogénéisation,  
 centres/périphéries, échanges/usages,  
 pouvoir/savoir, fixe/stable,  
 stabilité/contradictions,  
 réappropriation/récupération,  
 éphémère/constant, logos/antilogos.

La première contradiction spatiale oppose, d'un côté, le formatage capitaliste déshumanisant de l'urbain (grands ensembles, autoroutes, parkings, etc.), réduisant l'espace à sa valeur marchande quantifiée, et, d'un autre côté, la recherche de nouveaux espaces « qualitatifs », c'est-à-dire permettant la satisfaction des besoins et le développement des usages. La seconde contradiction (développée dans les deux premiers volumes de la *Critique de la vie quotidienne*) recoupe la première, puisqu'elle est l'opposition au sein de la vie quotidienne entre le travail (ou la production) et la consommation (ou les loisirs). Ces deux

<sup>49</sup> PE, p. 387.

<sup>50</sup> PE, p. 408.



termes en apparence opposés forment, comme nous l'avons vu, un système aliénant.

Nous avons déjà également croisé la troisième contradiction, résumée par Lefebvre : « Où se situe la contradiction principale ? Entre la capacité de concevoir et de traiter l'espace à l'échelle globale (mondiale) et sa fragmentation par de multiples procédures et procédés, eux-mêmes fragmentaires.<sup>51</sup> » Une des formes de cette contradiction (constituant possiblement la quatrième) est la contradiction centres/périphéries, déjà étudiée dans la *RU*.

Une cinquième contradiction s'appuie sur l'opposition dégagée par Marx entre valeur d'usage et valeur d'échange. Appliquée à l'espace, elle montre que les besoins et les usages qui devraient être premiers et guider la production de l'espace, se trouvent écrasés par la valeur d'échange, par le marché capitaliste. Les hommes, dans cette logique, doivent s'adapter à de pauvres constructions (« Les possibilités pratiques se ramènent par procédure réductrice jusqu'aux banalités connues : pavillons et grands bâtiments (une boîte à habiter avec un saupoudrage d'illusions –ou mille boîtes à habiter, empilées les unes sur les autres.<sup>52</sup> »), alors que ce sont les bâtiments et les objets qui devraient s'adapter aux besoins et aux désirs humains.

Ce qui conduit directement à la sixième contradiction de l'espace opposant une connaissance de l'espace, une maîtrise de ses possibilités, aux pauvres pratiques réelles. Alors que jamais les possibilités techniques architecturales n'ont été aussi vastes, les pratiques architecturales et urbanistiques courantes sont d'une grande pauvreté. Le zonage, le façadisme, la visualisation, le cisaillement de l'espace par l'automobile, la rareté des espaces verts, dont on connaît les méfaits, sont pourtant appliqués partout par des architectes et des urbanistes qui ont une grande responsabilité dans cet état de fait.

La septième contradiction retrouve l'opposition entre l'espace occidental et l'espace oriental (notamment japonais). En effet, elle consiste à opposer un espace lourd,

fixe, figé (dans ses volumes, ses murs et son ameublement), à un espace fluide, mouvant, malléable, éphémère. À travers cette contradiction, ce sont deux rapports au temps, deux cultures qui s'opposent.

Une des contradictions essentielles de l'espace capitaliste, la huitième, est celle qui oppose le caractère cohérent et homogène du système capitaliste à son caractère contradictoire et violent. Opposition que le capitalisme arrive à surmonter, il y va de sa survie, faisant se cumuler et même s'arc-bouter contradictions et homogénéité. Ce tour de force fait que les contradictions ne sont pas invisibles (pensons aux millions de sans logis, aux bidonvilles et aux émeutes qui régulièrement éclatent à travers le monde), mais qu'elles ne semblent pas insupportables aux citoyens, n'entraînent pas de résistance généralisée. Alors que les contradictions spatiales peuvent être très marquées et violentes (voir Rio de Janeiro, São Paulo, Washington, Johannesburg, etc.), le système arrive quand même à une sorte d'équilibre instable. Cela n'empêche pas les résistances locales et sporadiques, mais ces dernières manquent de coordination et d'ampleur. Lefebvre remarque d'ailleurs que l'échec relatif des « communautés » des années 1960/70 ne s'explique pas seulement par leur caractère dispersé, par leur isolement, mais aussi, souvent, par l'inadéquation des espaces choisis comme cadres (pavillons, fermes, maisons bourgeoises). Le projet autogestionnaire appelant la création de « contre-espaces » différentiels.

Pourtant une nouvelle contradiction (la neuvième) apparaît : à chaque tentative de libération (et Lefebvre, en marxiste, sait que la liberté absolue n'existe pas, qu'elle est effort continu vers la liberté, processus de libération, comme il l'a montré dans son *Marx et la liberté*), à chaque appropriation, peut correspondre une récupération. Ainsi, par exemple, les loisirs : « D'abord conquête de la classe ouvrière (congés payés, vacances, week-end, etc.), ils devinrent une industrie, conquête du néo-capitalisme, extension à l'espace entier de l'hégémonie bourgeoise.<sup>53</sup> » Récupérés, les loisirs sont devenus aliénants dans la mesure où ils font partie du système

<sup>51</sup> *PE*, p. 410.

<sup>52</sup> *PE*, p. 412.

<sup>53</sup> *PE*, p. 442.



d'exploitation capitaliste. Les véritables loisirs et leurs espaces seront tout autres pour Lefebvre, car ils impliqueront une révolution sociale, un bouleversement de la vie quotidienne faisant intervenir les arts et les sports.

Le projet autogestionnaire devra aussi affronter une autre contradiction (la dixième), celle qui veut que la production de l'espace traite en même temps des structures durables (santé, éducation, etc.) et des flux mouvants, changeants (populations, énergies, etc.). Ceci impliquera que certains processus de centralisation resteront nécessaires y compris au niveau mondial (eau, nourriture, énergies, santé, etc.).

La onzième et dernière contradiction recensée est celle qui oppose les logiques de domination, de surveillance et de contrôle de l'espace (le « logos »), aux logiques d'appropriations, de libérations des possibles et des différences, de création d'espaces nouveaux (« l'anti-logos »). Le chapitre s'achève donc par un appel à une pratique révolutionnaire de l'espace, afin de dégager une « vérité de l'espace » et ne pas en rester aux contradictions et aux antinomies sociales et spatiales du capitalisme. Lefebvre n'en restant pas à une recherche théorique abstraite d'un improbable « espace vrai ».

Comme l'indique son titre *Ouvertures et conclusions*, le dernier chapitre de la *PE* ne cherche donc pas à établir de vérité définitive : « La conception théorique ainsi élaborée ne prétend pas s'ériger en « totalité » achevée, encore moins en « système » ou « synthèse ». <sup>54</sup> » La question qu'il reprend en début de conclusion indique d'entrée que le projet de l'ouvrage n'était pas celui d'une recherche philosophique classique amenant une conception personnelle de l'espace, mais plutôt celui de saisir les problèmes sociaux et politiques qui traversent l'espace : « Quel est le mode d'existence des rapports sociaux ? <sup>55</sup> » C'est bien pour des raisons politiques et sociologiques que Lefebvre s'intéresse à l'espace, les sociétés se réalisant spatialement (« Les rapports sociaux, abstractions concrètes, n'ont d'existence réelle que dans et

par l'espace. *Leur support est spatial.* <sup>56</sup> »), et les espaces ne pouvant être compris sans la saisie de leurs cadres sociaux.

La révolution dans la production de l'espace, la révolution urbaine, nécessitera dès lors une révolution globale de la société et ne pourra être accomplie par les seules innovations architecturales, par les détournements d'espaces limités temporellement et spatialement. « La production de l'espace entraîne d'autres conditions, parmi lesquelles le dépérissement de la propriété privée de l'espace et simultanément de l'Etat politique, dominateur de l'espace. <sup>57</sup> » La transition entre les études urbaines et spatiales et l'analyse de l'Etat, que réalisera bientôt le futur *De l'Etat*, est alors logique. La nouvelle production de l'espace ne saurait aussi se dissocier du projet autogestionnaire, étant par définition opposée à la gestion étatique de l'espace. Cette production ne sera plus transcendante mais immanente à la société civile : « Une transformation de la société suppose la possession et la gestion collective de l'espace, par intervention perpétuelle des « intéressés », avec leurs multiples intérêts, divers et même contradictoires. Donc, la confrontation. <sup>58</sup> » L'autogestion, et avant tout l'autogestion territoriale, sera le critère même de la démocratie développée (comme un Jacques Rancière le pense aussi, dans un autre vocabulaire) : « La capacité d'élaborer des contre-projets, de les discuter avec les « autorités » et d'obliger celles-ci à en tenir compte, devient la mesure de la démocratie « réelle ». <sup>59</sup> »

Critique de l'existant, révolution de la vie quotidienne, nouvelle production de l'espace, approfondissement autogestionnaire de la démocratie, tels sont les principes de la pensée lefebvreienne que la *PE* a aidé à préciser. « Créer (produire) l'espace planétaire comme support social d'une vie quotidienne métamorphosée, ouverte aux possibilités multiples, tel s'ouvrirait l'orient,

<sup>54</sup> *PE*, p. 475.

<sup>55</sup> *PE*, p. 461.

<sup>56</sup> *PE*, p. 465.

<sup>57</sup> *PE*, p. 471.

<sup>58</sup> *PE*, p. 484.

<sup>59</sup> *PE*, p. 482.



à l'horizon.<sup>60</sup> » Cette métamorphose de la vie et cet orient rimbaldiens ne sauraient advenir sans métamorphose de l'espace et des « splendides villes » : « L'investissement spatial, la production d'espace, ce n'est pas un incident de parcours, mais une question de vie ou de mort.<sup>61</sup> »

#### ACTUALITÉ DE L'URBAIN CHEZ LEFEBVRE

Henri Lefebvre, fidèle en cela à Marx, a toujours tâché de penser le monde contemporain et ses évolutions. Les différents moments, thèmes de son œuvre correspondent à l'émergence dans la praxis mondiale de problématiques nouvelles. En ce qui concerne l'urbain, il est indéniable que le XX<sup>e</sup> siècle a vu une explosion urbaine, quantitative et qualitative. L'humanité est devenue majoritairement urbaine aux alentours de l'an 2000. D'un point de vue démographique factuel (développé de nos jours par un auteur comme Mike Davis<sup>62</sup>), il y a à peu près un milliard d'êtres humains qui vivent dans des bidonvilles, et pour ce qui concerne l'Europe, trois millions de sans abris, soixante-dix millions de mal logés et dix-huit millions de personnes menacées d'expulsion. La révolution urbaine a donc bien eu lieu.

Cette explosion quantitative n'a pas pu ne pas avoir d'effets qualitatifs importants. Tout d'abord une dégradation des conditions de vie pour les habitants des bidonvilles, bidonvilles dont « l'esthétisme » et le développement de solidarités sociales dont ils sont parfois le support ne justifieront jamais l'existence, contrairement à ce que prétendent certaines thèses postmodernes se contentant de l'existant misérable, et acquiesçant aux inégalités capitalistes. Puis, le développement de risques sanitaires et écologiques (comme les inondations meurtrières à Rio de Janeiro l'ont par exemple montré en 2010), pour leurs habitants mais aussi, in fine, pour toute la planète. Fracture sociale, spatiale, écologique et technologique se cumulent, polarisant

inversement les deux extrémités de la société, ce qui confirme l'opposition lefebvrienne entre centres et périphéries, dans ses implications négatives. Le second aspect de cette contradiction est le renforcement des centralités au cours du XX<sup>e</sup> siècle. L'après seconde Guerre mondiale a vu la réoccupation des centres-villes par la moyenne et grande bourgeoisie. Ce réinvestissement économique, social et culturel se fait par la réhabilitation de quartiers populaires anciens (le Marais ou les Halles à Paris) ou par la création de centres nouveaux (La Défense à Paris, Canary Wharf à Londres). Cette stratégie, forme cruciale de la lutte des classes, peut être assumée de manière consciente, comme le montre les opérations d'urbanisme dans les années 1950 à New York (avec Robert Moses), jusqu'aux opérations des années 1990 à Pékin, Séoul ou Mumbai, dans lesquelles le rôle des Etats est primordial. Cette stratégie a pour effet de muséifier le bâti, transformant l'héritage architectural historique en support figé pour la consommation touristique marchande. Il faut souligner le rôle tenu par la « culture » (monuments, musées) dans cette stratégie, justifiant les doutes constamment émis par Lefebvre sur la valeur de ce concept. Au-delà des seuls intérêts économiques liés à la spéculation financière sur l'immobilier (entraînant une rareté artificielle des espaces, que l'on préfère inoccupés et chers), ce retour vers la centralité urbaine a un intérêt politique, celui d'éloigner toujours plus les classes et populations dangereuses vers des ghettos lointains. Il faut remarquer que la séparation, la ligne de front entre centres et périphéries est fluctuante, étant elle-même objet de luttes. La périphérie peut géographiquement s'approcher du centre, voire le pénétrer (parc Ueno à Tokyo, favelas de Rio de Janeiro), de façon continue ou discontinue (les Halles à Paris), l'alternance jours/nuits jouant de façon importante. Inversement, le centre peut chercher à s'étendre vers des zones périphériques, en projetant quelques éléments de centralité (tourisme, finance, aéroports, etc.), comme l'illustre bien en France le projet sarkozyste du « Grand Paris ».

Un autre aspect du développement urbain actuel est ce que l'on pourrait nommer « le syndrome Las Vegas » qui consiste dans

<sup>60</sup> PE, p. 485.

<sup>61</sup> PE, p. 479.

<sup>62</sup> M. DAVIS, *Le pire des mondes possibles*, Paris, La découverte, 2006.



l'érection de quartiers ou de villes nouveaux, totalement déconnectés de leur environnement, purement artificiels. Dubaï et sa folle architecture (îles artificielles-tableaux, piste de ski dans le désert, tour la plus haute du monde, etc.) en sont peut être le plus bel ou le pire exemple, production d'un espace fou, anti-écologique, reposant sur une spéculation financière à court terme. On trouverait d'autres exemples, de degrés d'artificialité plus ou moins grands, comme la triple ville nouvelle d'Incheon en Corée du sud, Bangalore et les technopoles en Inde et de nombreux territoires en Chine. S'il nous semble exagéré de parler comme Mike Davis d'un « stade Dubaï du capitalisme » (il n'y a pas hélas de stade « suprême » du capitalisme, L'histoire ayant prouvé contre Lénine que le capitalisme était capable de renouveler ses formes, y compris ses formes d'impérialisme), il n'en est pas moins vrai que ce type de production d'espace est une nouveauté stratégique dans le contrôle capitaliste de l'espace mondial (impliquant des stratégies spatiales, économiques et culturelles). Ce n'est d'ailleurs pas le moindre des paradoxes de notre modernité que de faire coexister cet effort fou pour repousser et épuiser en quelque sorte les limites de la création et des techniques architecturales (qui finit toujours par rencontrer ses limites naturelles, comme le montrent par exemple les graves problèmes hydriques de Las Vegas ou de Dubaï), avec celui de l'architecture et de l'urbanisme « écologiques », « verts » (cette contradiction n'empêchant pas quelques stars mondiales de l'architecture de passer d'une tendance à l'autre !).

Dans certains pays comme la France, il y a bien eu accélération du phénomène de concentration urbaine décrit par Lefebvre, les grandes villes satellisant les villes plus petites et les régions proches (ce qui entraîne un temps de transport domicile/travail de plus en plus long). Conséquence de l'inflation des prix de l'immobilier (achat/location) et de l'évolution des besoins des habitants (soleil, mer, nature), les petites villes et les villages du sud et de l'ouest gagnent rapidement en importance. Entre ces zones urbaines ou périurbaines (« ruraines » comme aurait dit Lefebvre), de vastes territoires ruraux se dépeuplent, voués à l'agriculture (souvent monoculture) industrielle ou à une

« naturalisation » artificielle (parcs nationaux). On retrouve ce mouvement à l'échelle mondiale avec, très schématiquement, des mégapoles émergeant d'un océan de zones sous-développées ou exploitées de façon limitée (monoculture, matières premières), désertées ou désertiques.

Au niveau des villes, le « succès » technique des grands-ensembles des années 1950 et 1960 s'est transformé en désastre social. Ces projets technocratiques révélant avec le temps leurs faiblesses : pauvreté formelle et technique de l'architecture (exiguïté, insonorité, etc.); ségrégation sociale, devenant ethnique, des populations; éloignement par rapport aux centres; absence ou rareté des équipements sociaux (moyens de transport, d'éducation, de santé); manque de commerces; difficulté spatiale et temporelle à créer une vie sociale et des solidarités, entraînant le repli sur le micro groupe (famille, bande); déresponsabilisation administrative des habitants. Dans ces conditions, l'urbain perd une grande part de sa capacité historique émancipatrice, les « émeutes urbaines » (l'adjectif « urbain » n'étant jamais analysé dans toutes ses implications par ses utilisateurs médiatiques et académiques) étant le révélateur régulier, mais finalement peu fréquent par rapport aux contradictions et aux tensions existantes, de cette ségrégation sociale et spatiale. Ces révoltes sont bien « urbaines » car provenant d'une prolifération non maîtrisée de la ville et non pas en tant qu'elles seraient liées à la nature des populations habitants les quartiers défavorisés, comme le prétend le phantasme sécuritaire raciste. L'absence de maîtrise de la ville est d'ailleurs relative car les quartiers, les villes, les régions voire les pays périphériques subissent un contrôle policier et militaire de haute technologie et de haut coût (voir par exemple le régime d'exception exhumé de la période coloniale en France durant les émeutes de l'automne 2005). On perçoit comment ce traitement de l'urbain pouvait apparaître comme un néocolonialisme interne aux yeux de Lefebvre. Ces révoltes sont donc ambiguës car à la fois et dialectiquement porteuses, d'un côté, de refus légitime de conditions de vie indignes, de volonté d'égalité et de justice (pénale et sociale), de droit à la ville, et, d'un



autre côté, de pur chaos, d'une simple volonté d'intégration à la plus triste consommation capitaliste. Lefebvre savait bien que ni le progrès ni la révolution ne sont inéluctables, confiant, dans un entretien de 1989 avec les sociologues allemands Gerald Prein et Heinz Sünker<sup>63</sup>, son étonnement devant la recrudescence en des temps de mondialisation des nationalismes, y compris des micros nationalismes de « terroirs ». Ils sont des formes réactives face à la perte des identités traditionnelles (linguistiques, culturelles, religieuse, etc.), au développement mondial d'un « espace étatique, centralisé, géométrique, surcodés. » Il faut remarquer que cette analyse rejoint ce que Deleuze et Guattari désignent comme processus de déterritorialisation/reterritorialisation au sein du capitalisme moderne, ce dernier mettant en place contradictoirement un quadrillage « surcodant » et saturant les espaces et une déterritorialisation brouillant les repères traditionnels, faisant tout couler sous le flux tyrannique du capital. Un croisement systématique des analyses de la PE et de *Mille plateaux* (notamment de sa dernière partie) montrerait de nombreux points communs, surtout en ce qui concerne l'espace.

Les politiques urbaines, en France et dans le monde, n'ont pas été à la hauteur des enjeux et des problèmes urbains. Ce que l'on désigne comme « politiques de la ville » (comme le remarque Laurence Costes dans son livre sur le DV), n'est que gestion à court terme, empilement de décisions selon les niveaux de pouvoir, dans l'urgence et parfois la contradiction. Les incantations réclamant une nouvelle « gouvernance » (concept le plus flou et vide qui soit), la quinzaine de « plans banlieues » en France depuis les années 1970, sont la marque de cet échec à penser et à agir sur les problèmes urbains. S'ajoutent à cette novlangue politico-urbanistique la fameuse et pudique « mixité sociale » que tout le système capitaliste tend en réalité à détruire, la « vidéo protection » cache-sexe d'un flicage vidéo généralisé de l'espace ou encore le nouveau

« développement durable » se souciant plus de la nature que des populations humaines défavorisées, les entreprises capitalistes trouvant dans ce recyclage écologiste un moyen de relancer le marketing et les profits.

Pour illustrer les graves carences des politiques urbaines, il est possible de prendre deux exemples parmi bien d'autres. Tout d'abord, celui de l'échelle adéquate de production de l'espace. Même la sociologie urbaine actuelle, si friande de quantifications et de chiffres, serait bien en peine de dire quelle est la bonne échelle d'intervention entre l'habitation et le mondial. Les modèles sont encore ceux du pavillon (pourtant trop dispendieux en coût, énergie, temps de transport) et des grands-ensembles (dont nous avons vu les nombreux défauts), ou de l'urbanisme technique (autoroutes, aéroports, etc.) massif. Comment construire sans désocialiser ni mal socialiser ? Quelles constructions pour quelles vies quotidiennes ? Ce que Lefebvre nous a montré, c'est qu'il est impossible de résoudre le problème sans agir en même temps sur les paramètres sociopolitiques et sur les paramètres architecturaux. Le deuxième exemple de question urbaine irrésolue et centrale, est celui de la tyrannie pratique et symbolique de l'automobile. Créer des espaces piétons, des espaces verts, enterrer les voies rapides, exiler les voitures hors des centres-villes, est une chose, changer les mentalités, l'imaginaire (la mythologie disait Barthes), les habitudes individuelles, en est une autre. C'est à toute la structuration de la société capitaliste autour de cet « objet-roi » qu'il faudrait s'attaquer, en remettant à plat les besoins, les ressources (naturelles et technologiques), la structure de l'espace.

Si l'on cherche à savoir ce que à quoi pratiquement peuvent aboutir les théories urbaines lefebvriennes, nous nous retrouvons devant un champ presque vide. En effet, si elles ont pu en partie influencer en France les Groupes d'action municipale (GAM) dans les années 1960 et 1970, certains textes autogestionnaires du PSU et des mouvements écologistes naissants; si elles ont pu être détournées par le projet de « nouvelle société » de Chaban-Delmas dans les années 1970 et par le groupe mitterrandien Banlieues 89 dans les années 80; si on assiste à leur

<sup>63</sup> Entretien repris en partie dans : S. DELCEUX, R. HESS, *Henri Lefebvre, vie, œuvre, concepts*, Paris, Ellipses, 2009.



internationalisation depuis la décennie 1990 à travers le retour de la revendication du droit à la ville dans les mouvements altermondialistes et dans certaines organisations internationales (Unesco), force est de constater que ces évocations, plus ou moins fidèles, sont loin d'être à la hauteur de la révolution urbaine souhaitée par le méta philosophe.

Les grandes tendances des études urbaines actuelles (qu'elles proviennent d'architectes, d'urbanistes, de géographes, de sociologues ou de philosophes) ne sont pas non plus à la hauteur des enjeux urbains, que ce soit dans leur variante pessimiste (à l'instar de Mike Davis), optimiste (avec tout le courant postmoderne), sécuritaire réactionnaire (avec, par exemple, tous les vendeurs « d'audits de sécurité urbaine ») ou écologiste utopique. Il ne s'agit pourtant pas, ce sera une première remarque, de contester l'importance du paramètre écologiste, Lefebvre savait d'ailleurs lui-même comme nous l'avons vu, de par sa lecture des textes du jeune Marx, que l'instauration de nouveaux rapports humanité/nature était une nécessité révolutionnaire, ce qui fait de lui un des inspirateurs de l'écologie (on pourrait le montrer également en ce qui concerne sa distinction entre développement social et croissance économique des sociétés). Mais l'écologie, qui doit être intégrée à tout projet révolutionnaire (Daniel Bensaïd parlait « d'éco socialisme »), ne suffit pas à elle seule à définir ce projet révolutionnaire. Il lui faut intégrer le projet d'égalité sociale, sinon elle est parfaitement intégrable au système capitaliste. D'autre part, ce sera notre seconde remarque, gémir sur la perte de l'urbanité passée (antique, médiévale, renaissante, du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est selon) et/ou attendre la naissance d'une nouvelle urbanité miraculeuse, ne nous semble pas être une attitude utile. Lefebvre ne dissociait pas l'urbain de la praxis sociale (ce qu'exprime le concept de production de l'espace), voulant comprendre leurs évolutions sans lamentation ni folle espérance. Il refusait autant l'optimisme sociologique d'un Lukács que le pessimisme philosophique d'un Adorno, pour tâcher bien plutôt d'analyser le présent social, ses contradictions et ses possibles. L'utopie lefebvrienne est le sens du réel dans sa dynamique et ses mouvements

positifs comme négatifs. La civilisation urbaine sera le fruit d'efforts pour repenser les pratiques spatiales, pour libérer l'humanité de ses aliénations, pour supprimer les obstacles au développement de ses possibilités de vie. En ce sens, la révolution urbaine n'est pas séparable du dépassement du marché capitaliste et de l'État, de la promotion d'une démocratie autogestionnaire (ne se réduisant aux seules élections, « vox et praetera nihil », le suffrage puis plus rien, comme disaient déjà les romains). On voit en quoi ce socialisme lefebvrien se démarque des tragiques caricatures du « socialisme réel », de leurs échecs social, politique, économique et culturel. L'assistanat, la surveillance policière, le militarisme, le productivisme, la pénurie, le nationalisme, le dogmatisme, développés dans ces sociétés sont aux antipodes du communisme tel que Lefebvre le comprend et le retrouve chez Marx (Lénine étant plus ambivalent à certains égards).

La démocratie autogestionnaire telle que la conçoit Lefebvre ne s'oppose pas moins aux démocraties bourgeoises formelles, fondées sur une hyper délégation des pouvoirs, une professionnalisation de la politique, un étatisme (une grande école administrative étant même censée en France fournir en « politiciens »), un contrôle idéologique de l'information, un caractère censitaire caché (Bourdieu ayant bien mis en lumière le fait que l'abstention populaire massive aux élections fait partie du système) et un refus de prise en compte de la volonté populaire (devient « populiste » toute expression populaire ne satisfaisant pas aux intérêts des dominants, comme le sort réservé aux referenda en France, aux Pays Bas et en Irlande sur le traité constitutionnel européen l'a montré). Il serait d'ailleurs amusant de montrer, si l'affaire n'était si grave, que ce sont les pouvoirs étatiques et supra étatiques (conseils européen, etc.) qui sont populistes suivant la stricte définition de ce mot. En effet, ils essaient d'effacer les lignes et contradictions de classes, en appelant à une unité supérieure plus ou moins mythique du peuple et de la nation, jouant sur les basses pulsions xénophobes et racistes, conspuant les « intellectuels » (tout du moins quand ceux-ci ne les servent pas). Ne manqueraient au tableau que l'antiparlementarisme, mais



celui-ci est bien présent, par exemple en France avec l'écrasement du pouvoir législatif (et judiciaire) au profit de l'exécutif, et même de la seule partie présidentielle de cet exécutif, ou au niveau européen, avec le rabaissement d'un parlement dénué de pouvoirs réels; et la dénonciation d'un « complot international » occulte, même si « la crise », « la mondialisation », en font en grande partie office. Si le néolibéralisme s'est montré capable de récupérer certains aspects de l'autogestion, pour les retourner contre les travailleurs, en en faisant des outils managériaux d'auto-exploitation, si les Etats ont su pervertir la décentralisation pour appauvrir les régions et les territoires, il n'en reste pas moins qu'il ne saurait y avoir d'approfondissement de la démocratie sans autogestion généralisée.

On va maintenant tenter de concevoir, non pas une architecture lefebvrienne, on se souvient de la manière dont Lefebvre avait renvoyé des architectes, lui demandant des recettes pour les Halles à Paris, à leurs propres responsabilités, ni un urbanisme lefebvien, tant il est vrai que la critique lefebvrienne de l'idéologie et des pratiques urbanistiques fut implacable, mais quelques orientations, quelques pistes de travail qu'un architecte pourrait extraire de son œuvre. On peut songer à : la nécessité de mettre fin au zonage, à la fragmentation des espaces et des activités, source de monotonie, de long temps de transport, pour concevoir une véritable mixité des fonctions et des groupes sociaux, une complexité des espaces; une nouvelle intégration de la vie et des espaces privés à la vie et aux espaces publics (un communisme niant la sphère privée se condamnant lui-même irrémédiablement, comme le savait déjà Fourier); la création d'un polycentrisme de la ville (là encore est présent la leçon fouriériste) mêlant les fonctions (économie, culture, jeux, etc.) et évoluant selon les besoins et les rythmes de vie; la revalorisation de la rue, lieu même de l'essence de l'urbain : la rencontre; le développement d'une « nature seconde » au cœur de la ville : jardins, parcs, bois, plans d'eau, etc. (certaines villes comme New York, Londres ou Berlin peuvent donner quelques aperçus en la matière); la limitation maximale de la circulation automobile en ville, la ville n'appartenant pas à cet « objet anti-ville »

mais aux piétons (comme nous l'ont appris Restif de la Bretonne, Fourier, Baudelaire, Rimbaud, les surréalistes ou Benjamin); le développement de moyens de transport technologiquement avancés. Il est aisé de s'apercevoir que ces propositions reposent sur une analyse de la vie quotidienne et de ses rythmes. Le choix décisif d'une échelle d'intervention (habitat, quartier, ville, région, etc.) doit tenir compte et partir de cette quotidienneté, sous peine d'inefficacité ou de contre productivité. C'est une importante leçon lefebvrienne que d'avoir montré que l'édifice le plus novateur au niveau des formes et des techniques architecturales n'est pas d'une grande valeur s'il n'est pas relié à l'ensemble urbain dans lequel il prend place. C'est ce qui fait qu'une ville n'est pas la simple addition mécanique de bâtiments et d'individus isolés. C'est donc aussi la confirmation que pour Lefebvre l'architecture se doit d'être politique (et non pas politicienne), devant finalement aboutir au contrôle de leur vie quotidienne par les habitants, ce qui est un autre nom pour l'autogestion.

## CONCLUSION

Si un travail de thèse est censé avoir au moins trois objectifs : correspondre à un champ du savoir, rentrer en résonance avec une problématique du monde actuel et proposer une innovation (une « position » dit le grec θέσις), aussi modeste soit elle, notre présent travail semble en avoir atteint au moins deux. Premièrement, il ne fait aucun doute que l'œuvre monumentale de Lefebvre, non seulement soit à la croisée de plusieurs champs cognitifs (philosophie, sociologie, histoire, esthétique, littérature, urbanisme), mais elle constitue de plus en elle-même un chapitre important de la pensée française du XX<sup>e</sup> siècle. Chapitre essentiel de la pensée marxiste mais aussi de la pensée générale de ce siècle tragique. De fait, et c'est le second point, cette œuvre se trouve en permanence branchée sur les problèmes et les contradictions du monde moderne. Refusant les systèmes, les métaphysiques, les ontologies (comme celle qui dans le marxisme traque une évanescence « dialectique de la nature »), Lefebvre cherche à comprendre les évolutions des sociétés



humaines, analysant le présent pour y découvrir les futurs possibles qu'il renferme. Pour lui, la dialectique est une méthode permettant cette saisie des mouvements du monde, méthode à enrichir constamment et non pas dogme figé (il précise qu'il n'utilise le mot « dialectique » que « comme un adjectif et jamais comme un substantif »). Cet effort d'adaptation des concepts aux réalités présentes est peut être une des meilleures façons de définir la métaphilosophie, se servant de l'héritage philosophique passé pour le transformer, sans tomber dans le fétichisme de l'histoire de la philosophie.

Grâce à l'étude d'une partie de l'œuvre lefebvrienne nous avons donc pu de facto, comprendre certains aspects de la révolution urbaine moderne. Là réside peut être la seule originalité de notre travail (notre unique « thèse » ou plutôt hypothèse) : se priver de l'apport lefebvien, notamment en ce qui concerne les questions spatiales et urbaines, pour qui veut comprendre le monde actuel, c'est se priver d'une aide capitale, c'est perdre du temps. Nous n'aurons pas perdu notre temps si l'ignorance dans laquelle on tient son œuvre (spécialement en France) s'en trouvait atténuée. Nous avons vu que cette ignorance prenait plusieurs formes : l'oubli pur et simple (voir, par exemple, le résumé althussérien de l'histoire de la pensée marxiste en France), la négligence (du type de celle d'un Lucien Sève reconnaissant tardivement l'importance de cette pensée sans pour autant éprouver le besoin de l'utiliser) ou le pillage éhonté plus ou moins étendu (pensons entre autres à Baudrillard, à Edgar Morin et à nombre d'urbanistes). Sans donner dans les illusoirs palmarès philosophiques (« le » plus grand penseur du siècle, etc.), il est indéniable que Lefebvre soit comparable à Sartre, pour s'en tenir à un auteur de sa génération.

Pour prendre la mesure de cette œuvre, encore faut-il la lire dans son entier, sans se contenter d'un livre ou d'un concept isolé du mouvement d'ensemble de la pensée, de ses méthodes et principes. Il ne faut pas non plus la figer en moments ou étapes sans voir les liens dialectiques de l'ensemble. Lefebvre, se montrant en cela fidèle à la phénoménologie hégélienne, ne cesse de dépasser et de reprendre les concepts qu'il crée ou travaille.

Ainsi, nous avons vu que « l'urbain » et « l'espace » n'étaient pas des moments circonscrits à une époque ou à des livres, mais trouvaient au contraire leurs racines dans les travaux antérieurs (sur la vie quotidienne, le marxisme, l'Histoire ou la ruralité) et se trouvaient repris dans les réflexions ultérieures (sur l'Etat, la différence, l'autogestion, la rythmanalyse et la nouvelle citoyenneté).

Nous avons remarqué la grande difficulté qu'avaient ceux, architectes ou urbanistes, qui souhaitaient s'inspirer des travaux du philosophe sociologue dans leurs projets concrets. Articuler des théories (parfois abstraites comme par exemple la triade : espaces vécu/perçu/conçu) et des pratiques s'avère être compliqué. Une des clés pouvant lever ce blocage c'est de comprendre que si « réalisation » des idées et des thèses lefebvriennes il peut y avoir, ce ne sera que par la médiation collective, politique, visant le réaménagement de l'espace social et de la vie quotidienne. Ceci exige une révolution des pratiques et dépasse très largement, même si cela les implique, les compétences et les pouvoirs des seuls architectes. En ce sens, pour reprendre une expression de Politzer à propos de la psychologie, le secret de l'architecture, de l'urbanisme et de l'espace n'est pas d'ordre spatial et architectural, mais réside dans la politique. Politique dans l'acception lefebvrienne impliquant la fin de la politique professionnalisée, bourgeoise, et synonyme d'autogestion généralisée. La révolution urbaine, celle des formes (objet du travail architectural), des structures et des fonctions (décidées par l'urbanisme) de la ville, passera par la révolution des modalités sociales de production de l'espace, s'appuyant sur un droit à la ville effectif pour tous les citoyens.

On comprend mieux alors en quoi cette fin, ce dépassement de la politique, ne sont pas pour Lefebvre la fin du politique considéré comme l'espace des délibérations et décisions citoyennes. Bien au contraire, mettre fin à la confiscation délégataire des pouvoirs, et commencer par limiter la délégation lorsque l'exercice direct du pouvoir est possible (ce qui est facilité par les nouvelles technologies de l'information et de la communication). Il faut encadrer la



délégation, quand elle s'avère nécessaire, par des mandats impératifs (qu'on accuse parfois de tuer l'initiative des délégués, ce qui nous semble être un défaut moins grave que celui, inverse, de l'autonomisation non démocratique des délégués), limités, non renouvelables, avec contrôle continu de leur application. Ceci redonnera vie et sens au principe démocratique. Cet appel au développement maximal de la démocratie, de l'autogestion, fait de Lefebvre, à nos yeux, un penseur libertaire, anarchiste. Cette affirmation pourra sembler paradoxale concernant un penseur communiste longtemps, marxiste toujours. Elle ne veut pas dire que Lefebvre ait jamais adhéré individuellement à une organisation anarchiste, mais que sa pensée, par son exigence de liberté, par sa critique de l'Etat et des institutions, retrouve la veine anarchiste du socialisme, partagée en partie par Marx. En effet, au-delà des différences et des oppositions Marx/Proudhon, Marx/Bakounine, le marxisme et l'anarchisme partagent buts (révolution de l'ordre établi, égalité) et moyens (fin de l'Etat), ne différant que sur les modalités politiques (type d'organisation du prolétariat, abolition ou dépérissement de l'Etat). En tout cas, le marxisme qui nous paraît vivant et intéressant est un marxisme non autoritaire, non dogmatique, n'ayant pas oublié cette dimension libertaire. Pour preuve de nos dires, nous pouvons citer Lefebvre déclarant en 1978 à Edward Soja lors d'un voyage en Californie : « Non, je ne suis pas anarchiste, je suis marxiste bien sûr mais de sorte que nous puissions tous être anarchistes dans le futur. » Et lors d'un entretien avec un journaliste d'*Actuel* à la fin de sa vie en 1991 : « Je me sens hérétique dans le parti. Il y a deux lignes chez Marx : un centralisme, une orthodoxie, ce n'est pas la mienne. Et puis le Marx qui rêve d'une disparition de l'Etat, cet anarchisme marxiste qui a toujours eu ma préférence. » On retrouverait chez Lénine cette tension entre l'anarchisme de *L'Etat et la révolution*, les soviets et les dernières années de pouvoir avec la construction d'un Etat autocratique et bureaucratique. L'Histoire ayant tragiquement tranché entre ces deux voies : théorie critique de l'Etat, le marxisme officiel est mort d'être devenu idéologie d'Etat.

Dans cette conception non orthodoxe de la révolution et des devenir révolutionnaires, Lefebvre, comme nous l'avons vu, a croisé sur plusieurs points la pensée de Deleuze. Sans effacer les différences (notamment en ce qui concerne la méthode dialectique et la conception de l'espace), la définition d'une politique deleuzo-lefebvrerie serait une piste à suivre, l'anarchisme hétérodoxe (mais existe-t-il un anarchisme orthodoxe ?) étant un point de rencontre. L'espace, sa production, sa conception, seraient aussi à la croisée de ces pensées nomades. Sans nier l'Histoire, les pensées de Lefebvre et de Deleuze sont des pensées spatiales, géographiques, brisant les téléologies et les théologies métaphysiques, y compris au sein du marxisme. Le temps devient champ d'immanence, inséparable de l'espace, et appelant une nouvelle conception de la politique et de nouvelles stratégies politiques. La « réalisation de la philosophie » reprise à Marx par Lefebvre, le « droit à la ville » et la « révolution urbaine », les « lignes de fuite » et les « devenir nomades » de Deleuze et Guattari, sont des tentatives pour penser les formes révolutionnaires futures.

Importance de l'œuvre lefebvrerie (notamment en ce qui concerne l'espace, la ville et l'urbain), lien consubstantiel entre ses analyses de l'espace et l'autogestion (impliquant elle-même la critique de l'Etat), développement du marxisme permettant la compréhension des contradictions actuelles et des révolutions possibles, convergence avec la pensée deleuzienne, voilà les modestes acquis de nos recherches.

Reste à poursuivre l'analyse de l'urbain et de l'espace, tant il est vrai qu'ils sont des clés essentielles du monde moderne, des enjeux fondamentaux de notre civilisation. Si Hegel concevait un Esprit du monde (Weltgeist) voyageant dans le temps et s'incarnant transitoirement dans des hommes, des institutions et des pays, « l'esprit » économique du capitalisme, s'incarne davantage dans des villes, sautant d'une ville à l'autre (entre autres et succinctement : Venise au XVI<sup>e</sup> siècle, Amsterdam au XVII<sup>e</sup> siècle, Londres aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, New York au XX<sup>e</sup> siècle et Shanghai de nos jours). Ces éphémères concentrations de puissance, vont de pair avec l'exclusion



massive de pays, de continents, de population « périphériques ». Mais si Lefebvre nous a appris quelque chose, c'est que la centralité se reconquiert et que les révoltes peuvent, tôt ou tard, se transformer en révolutions.



« Concepts et théories nomades :  
Henri Lefebvre dans les études urbaines  
aujourd'hui. »

Le jeudi 17 février 2011, à l'Université Paris  
– Ouest – Nanterre, s'est tenu le séminaire :

### « La critique de la vie quotidienne »

**Organisation :** Pôle Espaces-mondes : *passé, présent*, Structures participant au projet : ED 395, MAE, UMR Arscan, UMR Lesc, UMR Lavue, EA Gecko, revue Justice Spatiale/Spatial Justice, EA Chisco, UMR Préhistoire et Technologie, UMR Mascipo (équipe Esna)

### LE PROJET SCIENTIFIQUE

Le Pôle « Espaces-Mondes » a choisi pour 2011 de se concentrer sur une exploration de l'œuvre d'Henri Lefebvre, foisonnante s'il en est. Il ne s'agit pas d'une exégèse doctrinale mais au contraire de lectures situées. Sociologues, urbanistes, historiens, philosophes, géographes, anthropologues... que trouvons-nous dans ce travail qui nourrit nos recherches ou influence nos analyses ? Quelle est l'actualité de l'œuvre d'Henri Lefebvre, quelles en sont les différentes interprétations ? Deux journées de séminaire ont été proposées pour préparer un colloque organisé du 28 au 30 septembre 2011 en collaboration avec différents partenaires.

La discussion s'est ouverte pour la première séance du séminaire avec le triptyque de *La Critique de la vie quotidienne*. C'est dans l'immédiat après-guerre (1947) qu'Henri Lefebvre formule le premier tome de ce qui deviendra 35 ans plus tard une « métaphilosophie du quotidien ». Appel à la

résistance contre les conventions, réflexion sur l'art moderne autant que sur le capitalisme, les trois tomes de *La Critique de la vie quotidienne* sont avant tout une injonction à la pensée autonome. Henri Lefebvre était convaincu que le chercheur devait avant tout chercher à transformer la société, qu'en est-il dans les études urbaines actuelles ?

Le Pôle étant également partenaire d'un échange de doctorants avec l'université du Massachussets, la fin de l'après-midi a été l'occasion de réfléchir aux prolongements possibles dans les travaux des jeunes chercheurs et doctorants de notre École Doctorale.

### Programme et intervenants

**Grégory Busquet**, MCF en sociologie à Nanterre, UMR 7218 LAVUE - Mosaiques, et **Patrick Cingolani**, Professeur de sociologie à Nanterre, IDHE UMR CNRS 8533, co-organisateurs du colloque Lefebvre, sept. 2011.

#### *Résistances ordinaires, espace et rythmanalyse*

Discutant : **Sylvain Sangla**, docteur en philosophie, professeur de philosophie au lycée Jean Rostand Villepinte.

**Anne Raulin**, Professeure de sociologie à Nanterre, LAU CNRS, co-organisatrice du colloque Lefebvre, sept. 2011.

#### *L'ethnique est quotidien et sa consommation, une aliénation ? Apports de la critique lefebvrienne*

Discutante : **Claire Carriou**, MCF en urbanisme à Nanterre, UMR 7218 LAVUE - Mosaiques.

**Laurent Devisme**, MA en sciences sociales à l'ENSA de Nantes, LAUA ENSA Nantes).

#### *Paysages critiques de la vie quotidienne*

Discutant : **Jean-Fabien Steck**, MCF de géographie à Nanterre, GECKO-EA 375.



# L'Harmattan

Édition - Diffusion

5-7, rue de l'École Polytechnique 75005 Paris

Tél. 01 40 46 79 20 (comptoir et renseignement libraires)

<http://www.editions-harmattan.fr>

## Vient de paraître

### Maintenant Henri Lefebvre

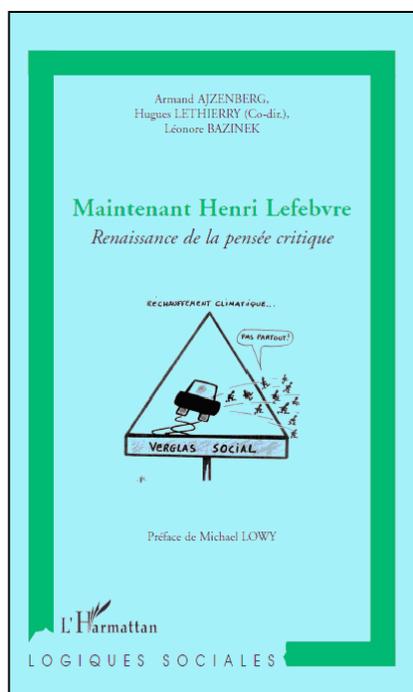
*Renaissance de la pensée critique*

Armand AJZENBERG,

Hugues LETHIERRY (Co-dir.),

Léonore BAZINEK

ISBN : 978-2-296-54181-8 ; 220 pages Prix éditeur : 21 €



Certains naissent de façon posthume... C'est le cas d'Henri Lefebvre (1901-1991), en un sens, puisque après avoir transité par les États-Unis, il revient en France, la crise étant son élément.

En quoi des idées émises par lui peuvent-elles nous aider à appréhender des possibles, des utopies concrètes, « des irruptions historiques » ?

Avec un souci pédagogique de clarté (un abécédaire ouvre le livre), les auteurs s'interrogent sur le travail et les classes sociales, la lutte au quotidien...

Un ouvrage qui sera peut-être de renaissance pour la pensée critique ?

**Hugues Lethierry** (Lyon 1) est connu pour ses nombreux ouvrages sur l'humour et aujourd'hui la philosophie sociale. Son précédent ouvrage a été salué comme donnant à Henri Lefebvre « une nouvelle jeunesse » (E. Morin).

**Léonore Bazinek** enseigne au Collège international de philosophie et est membre associé du laboratoire ERIAC (Université de Rouen).

**Armand Ajzenberg** a collaboré avec Henri Lefebvre, il anime la revue électronique La Somme et le Reste et prépare un ouvrage à propos de « l'extermination douce » des malades mentaux pendant la dernière guerre.

**Michael Lowy** est directeur d'études à l'EHESS, il est l'un des penseurs marxistes actuellement les plus connus.

Illustration de couverture : Baringou, *Où allons-nous ?* Mémogrammes, 2010.

#### SOMMAIRE

**Préface** (Michael Lowy)

**Introduction**

**Première partie :**

Abécédaire (Hugues Lethierry et Léonore Bazinek)

**Deuxième partie :** Vers un mode de production écologiste (A. Ajzenberg)

**Troisième partie :** Classes sociales et formes modernes de luttes (A. Ajzenberg)

**Conclusion :** Lefebvre énorme, hors norme

**Bibliographie :** À plus d'un titre

#### BON DE COMMANDE

A retourner à L'HARMATTAN, 7 rue de l'École Polytechnique 75005 Paris

Veuillez me faire parvenir ..... exemplaire(s) du livre **Maintenant Henri Lefebvre**

au prix unitaire de **21 €** + **3 €** de frais de port, + 0,80€ de frais de port par ouvrage supplémentaire, soit un total de ..... €.

NOM :

ADRESSE :

Ci-joint un chèque de ..... €.

(en euros sur chèques domiciliés sur banque française)

- par virement en euros sur notre CCP 20041 00001 2362544 N 020 11 Paris

- par carte bancaire Visa N°..... date d'expiration...../...../...../ et le numéro CVx2 (les 3 derniers chiffres au dos de votre carte, à gauche de votre signature) : .....



# L'Harmattan

Édition - Diffusion

5-7, rue de l'École Polytechnique 75005 Paris  
Tél. 01 40 46 79 20 (comptoir et renseignement libraires)

<http://www.editions-harmattan.fr>

## Vient de paraître

### SAUVE QUI PEUT LA VILLE

*Études lefebvriennes*

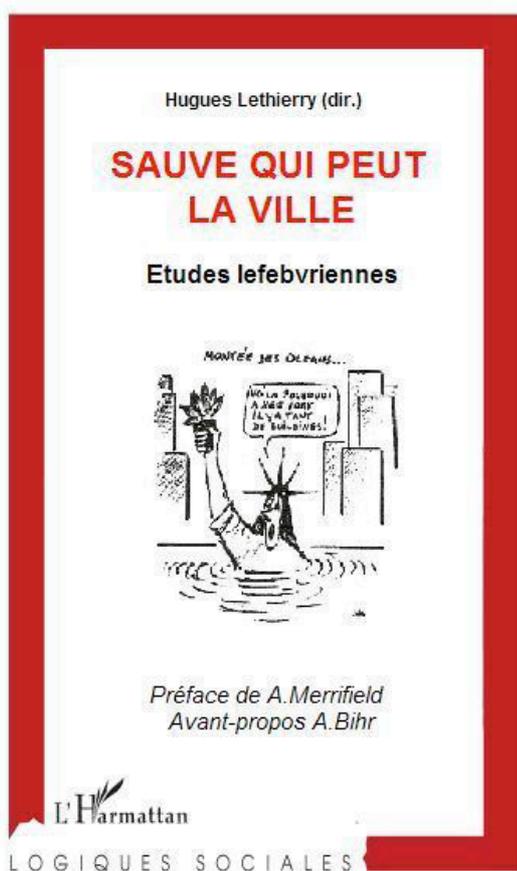
Hugues Lethierry (Dir.), G. Busquet, L. Costes,  
J-Y. Martin, A. Mutuale, A. Querrien, S. Sangla,  
C. Revol

Préface : A. Merrifield, Avant-propos : A. Bihr

ISBN : 978-2-296-54192-4 ; 157 pages ; Prix éditeur : 15,50 €

S'adressant à un large public (spécialistes ou pas) les auteurs s'interrogent sur notre actuel « droit à la ville », le combat contre les aliénations, pour une réappropriation de l'humain, contre la ghettoïsation, la segmentation de l'espace scolaire, pour un pouvoir plus collectif.

Tout un programme qui ne reste pas dans les seules "idéautés" et intéressera tant les acteurs sociaux que les urbanistes et éducateurs de terrain, soucieux de réhabiter et de réhabiliter l'espace.



#### BON DE COMMANDE

A retourner à L'HARMATTAN, 7 rue de l'École Polytechnique 75005 Paris

Veuillez me faire parvenir ..... exemplaire(s) du livre **Sauve qui peut la ville**

au prix unit. de **15,50 €** + **3 €** de frais de port, + 0,80 € de frais de port par ouvrage supplémentaire, soit un total de ..... €.

NOM :

ADRESSE :

Ci-joint un chèque de ..... €.

(en euros sur chèques domiciliés sur banque française)

- par virement en euros sur notre CCP 20041 00001 2362544 N 020 11 Paris

- par carte bancaire Visa N° ..... date d'expiration...../...../...../ et le numéro CVx2 (les 3 derniers chiffres au dos de votre carte, à gauche de votre signature) : .....

